



UNION SAUVEGARDE DU ROUERQUE

Étude et Sauvegarde des maisons et paysages, de la nature et de l'environnement du Rouergue

BULLETIN SEMESTRIEL

des adhérents de l'association



2^d semestre 2024

Juillet-décembre – n° 52

Siège : 13 avenue Louis Lacombe – 12000 Rodez – sauvegarde.rouergue@gmail.com – www.sauvegardeduroergue.fr

Illustrations de couverture

En Une : « *Carte blanche à Geneviève Moles* » ici le groupe au bas du Barry à Najac.

En quatrième :

*Devant un alternateur
de l'usine
hydroélectrique du
Saut du Tarn.*

*Accueil dans le local
de l'association pour
la Valorisation du
Viaduc du Viaur Paul
Bodin.*

*Café-Fouace pour un
accueil chaleureux par
un matin pluvieux à
l'église de Canac.*

LE MOT DU PRÉSIDENT

En guise de rapport d'orientation...

L'Union fait la force... La force de l'Union !

Dans le contexte économique et sociétal, qui s'installe, il est sans doute nécessaire de se rappeler ces principes de sagesse qui sont notre héritage. Et encore, le Patrimoine : valeur refuge et sécurisante, ne s'en sort pas si mal. Alors je vous invite à resserrer les rangs, nous rencontrer partager entre nous et avec les autres et cela plus que jamais.

Je voudrais aussi me rassurer en regardant les partenariats gagnants-gagnants que sont les franchises, chaînes ou autres unions qui partagent des ressources et affichent une image forte car partout répétée plutôt que satellisée.

La feuille de route que nous vous proposons pour 2025 et pour l'avenir découle en quelque sorte de ces constats liminaires et se décline en six points :

Innovation

Sans renier notre passé, ni l'expérience acquise au cours du demi-siècle d'existence de notre association, il est utile de temps à autre de remettre au goût du jour l'état des connaissances de nos adhérents et chaque fois que l'évolution et significative d'actualiser nos publications pour vous en faire tous profiter.

L'innovation c'est aussi utiliser et mettre à disposition de chacun de nos adhérents de nouveaux outils. Nous avons déjà mis en place des outils de communication sur internet (site, page Facebook et autre lettre du mois...) où chaque association a la possibilité de s'afficher et ainsi enrichir la communication de l'Union. Il se peut que je dusse m'en excuser auprès des moins familiarisés avec ces nouvelles technologies de l'information, j'en fais ici mon « mea culpa » et en même temps ne peux m'empêcher de penser l'expérience profitable à tous. Nous continuons aussi le développement de notre outil de recensement participatif en partenariat avec OPenIG¹ à la fois au plan technique de saisie et de consultation, d'intégration de données existantes et surtout d'élargissement à de nouveaux « clients-utilisateurs » dont les idées sont bienvenues pour enrichir notre approche.

Proximité et Partage

Il pourrait paraître antinomique de rapprocher ce point du précédent et pourtant ne sont-ils pas les deux faces d'une même médaille ? Il est indispensable de continuer à nous rencontrer sans pourtant trop empiéter les occupations de chacun : c'est pour cette raison que nous ne programmons pas plus d'une dizaine d'activités : sorties, voyages et conférences confondues. Je suis et nous sommes très attachés à ces moments de rencontre et souvent de convivialité dont le point d'orgue est notre Assemblée Générale, qui cette année (vous le verrez) est sans un mauvais jeu de mot un retour aux sources. Proximité aussi avec les associations, en continuant à aller au-devant de leurs attentes en les réunissant par secteur.

Partenariat

Notre Conseil d'Administration est le reflet de notre association composés de représentants d'associations (personnes morales) et de personnes (physiques). Les représentants d'association sont des relais vers ces dernières pour organiser nos activités de rencontres et d'échanges et en contrepartie il nous a paru tout à fait naturel d'ouvrir nos moments de rassemblement à tous leurs adhérents.

Nous élargissons aussi le champ de nos connaissances et augmentons les occasions de transmission en tissant des liens avec les associations proches : c'est ainsi que nous échangeons cette année encore nos programmes avec le Cercle Généalogique (avec lequel nous avons aussi repris la publication des *Mœurs et Coutumes du Rouergue*, maison Paysannes de France (délégation Aveyron), les Cisterciens en Rouergue, et encore la section Aveyron de la Fédération Nationale de Randonnée Pédestre... Et enfin Radio Temps Rodez « cette vieille dame si moderne qu'est la radio » pour la réalisation de l'émission « les clés du Patrimoine » le tour du patrimoine des communes du Rouergue sur 107 FM et en podcast. L'idée repose sur un double « pari » – chaque commune détient son propre patrimoine et dans chaque commune il se trouve au moins une personne capable de nous en parler.

La liste n'est pas exhaustive, nous sommes ouverts à vos sollicitations !

¹ OPenIG : L'association loi 1901 OPenIG (Occitanie Pyrénées en Intelligence Géomatique) est la plateforme régionale d'information géographique en Occitanie. OPenIG mutualise outils et compétences pour ses adhérents, majoritairement des collectivités et des associations, en proposant des services de partage de données.

Représentation et Transparence

Nous pouvons et devons exprimer les inquiétudes, faire remonter les attentes et défendre le point de vue de l'Union au sein de différentes institutions qui nous font l'honneur de nous agréer, de nous inviter (Préfecture, CAUE, Parcs Naturels Régionaux et Pays, Jury de Prix et agréments... Il nous faudra à l'avenir veiller à partager les sujets abordés qui sont des sources d'information et témoignent souvent des nouvelles attentes sociétales.

Soutien et Reconnaissance

Nous avons décidé de mettre en avant les efforts méritoires de la majorité des associations adhérentes en délivrant chaque année un « Coup de cœur USR » à celle qui nous semble le mériter. Au-delà d'un prix symbolique en numéraire, c'est surtout une façon de les mettre en avant et de témoigner notre solidarité auprès d'elles.

C'est à ce titre que nous entretenons également au nom de l'Union les meilleures relations avec le Conseil Départemental de l'Aveyron, l'ensemble de ses services et par le soutien inconditionnel dont témoignent ses élus, à notre égard depuis le premier jour, et que nous remercions.

Transmission et Relève

« Nous n'héritons pas de la terre de nos ancêtres, nous l'empruntons à nos enfants » – Saint Exupéry

Cette citation nous incite, nous semble-t-il à associer, si ce n'est à convertir sans cesse de nouveaux adeptes de notre Union s'il s'agit d'associations et des objets inscrits à l'article 2 de nos statuts pour tous nouveaux adhérents. Il nous faut comme on le dit « penser à la relève » :

- En invitant chacun des adhérents à nous rejoindre au sein du Conseil d'Administration et entretenant l'enthousiasme des administrateurs en place en confiant à chacun sa part de responsabilité. Je remercie sincèrement et amicalement toutes celles et tous ceux qui œuvrent à mes côtés depuis sept ans et plus longtemps pour beaucoup d'entre eux.
- En nous faisant connaître auprès d'un public plus large, c'est le rôle premier que nous confions à chacun d'entre vous, membres. Pour notre part nous engageons un certain nombre d'actions et projets ciblés en de futurs membres, par la presse, par des courriers auprès des médiathèques, par la mise en place du concours « Patrimoine Junior »...

Il me reste après cela à souhaiter une fois encore une bonne année 2025 à l'Union Sauvegarde du Rouergue, suivie de nombreuses autres.

Pour le Conseil d'Administration
Le Président Patrice Lemoux

SOMMAIRE

MOT DU PRÉSIDENT « en guise d'orientation ».....	3
PRÉPARATION AG	
Rapport Moral.....	6
Bilan d'Activités 2024.....	7
Programme prévisionnel 2025.....	9
Assemblée générale 2025.....	10
PUBLICATIONS	
Août : n° 149, Causse de Villeneuve.....	11
Septembre : Mœurs et coutumes tome IV, tirage I et II, échange tome III avec CGR.....	11
VOYAGES	
11-14 juin – Voyage en Provence.....	13
VISITES	
4 juillet : église romane de Canac et Campagnac.....	31
12 septembre : « escapade tarnaise » Le saut du Tarn et Viaduc du Viaur.....	41
3 octobre : « carte blanche à Geneviève Moles » : La chartreuse de Villefranche-de-Rouergue et Najac.....	47
IN MEMORIAM	
Mme Dugué-Boyer.....	51
M. Rossi.....	52
VIE DES ASSOCIATIONS ADHÉRENTES	
Programme 2025	
Maison Paysannes de France.....	53
Cercle généalogique du Rouergue.....	53
CULTURE ET PATRIMOINE	
Casimir Serpantié, peintre sculpteur.....	54

RAPPORT MORAL 2023

Étudier - Sauvegarder - Transmettre,

Comme je le rappelle à chaque Assemblée Générale, il est bon d'avoir en mémoire le nom et l'objet de notre association il va de soi dans tous les actes de son administration et aussi de se les rappeler en temps qu'Adhérent de façon à les partager avec le plus grand nombre.

ARTICLE PREMIER – NOM

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et le décret du 16 août 1901, ayant pour titre :

« **UNION SAUVEGARDE DU ROUERQUE** »

ARTICLE 2 – OBJET

Cette association a pour objet :

La sauvegarde, la mise en valeur et l'étude du patrimoine matériel du Rouergue (architecture rurale ou urbaine, religieuse, militaire ou industrielle) et de son patrimoine immatériel (arts et traditions populaires et savoirs)

La préservation et la mise en valeur des paysages, des sites et de l'environnement en général.

La coopération avec toute instance ayant des préoccupations similaires.

Il est d'autant plus important de se le rappeler que « le Patrimoine » est devenu un sujet prégnant de l'actualité.

Je retiendrais dans ce rapport moral les faits marquants de l'année 2024 en matière d'administration, laissant à notre Secrétaire Jean-François Théron et notre Trésorier Jean-Louis Vernhes de revenir en détail lors de notre Assemblée générale sur l'Activité et les comptes.

Tout au long de l'année nous avons été pour la deuxième année consécutive préoccupés par la baisse des adhésions. C'est vous dire combien nous prenons à cœur notre engagement ! Nos efforts nous ont permis de renouer le contact et nos activités et la recherche de partenariat nous a permis d'enregistrer de nouvelles adhésions et d'assister à un redressement spectaculaire en fin d'année.

2024 fut aussi marquée par un effort d'éditions. En réponse d'abord aux auteurs qui nous ont proposé leurs textes pour la revue « Sauvegarde du Rouergue : collection maisons et paysages du Rouergue » et que nous remercions. Nous avons aussi répondu à toutes les demandes d'actualisation ou de rééditions d'anciennes parutions. Nous avons aussi renouvelé et complété la collection des *Mœurs et coutumes du Rouergue* conformément aux engagements pris auprès des Amis du musée du Rouergue, lors de leur dissolution, et de notre nouveau coéditeur du Cercle Généalogique du Rouergue.

Pour le reste nous avons poursuivi les activités dont vous retrouverez la présentation dans ces pages, en forme de partage de nos découvertes et plus encore d'incitation à nous rejoindre. Alors dès à présent notez les rendez-vous indiqués dans vos agendas.

Pour le Conseil d'Administration
Le Président Patrice Lemoux

BILAN D'ACTIVITÉ

Réalisation 2024 – Prévisions 2025

ACTIVITÉS « Bilan 2024 »

Priorité donnée au partage et au renforcement des liens de l'Union. A l'automne 2024 nous avons entrepris une animation par secteur des associations adhérentes (et autres) à Villefranche-de-Rouergue et à Versols-et-Lapeyre pour la vallée de la Sorgues.

Nous constatons avec grande satisfaction une augmentation du nombre des adhésions tant individuelles + 13,5 % (passant de 248 en 2023 à 282 en 2024) que des associations + 17,8 % (passant de 59 en 2023 à 69 en 2024)

PL

Publications

- 4 Revues « Sauvegarde » (pour les abonnés ou achat à l'unité)
 - 145-146 – Calmont-de-Plancatge – 700 exemplaires (avec retraitage)
 - 147-148 – Les Ponts de l'Aveyron et du Viaur – 500 exemplaires
 - 149 – Causse de Villeneuve, patrimoine vernaculaire et occupation des sols – 500 exemplaires
 - 3 retirages des numéros : 145-146 Calmont-de-Plancatge ; 139 Saint-Roch de Decazeville ; 137-138 Cisterciens en 100 exemplaires chacun.
- 1 tirage et 2 retirages en partenariat avec le cercle Généalogique du Rouergue et en substitution de l'association des Amis des musées de l'Aveyron.
 - Publication du Tome IV en 300 exemplaires dont 150 offerts au CGR dans. Le cadre de la dotation reçue des Amis du musée du Rouergue
 - Retirage des tomes I et II, 100 exemplaires dont 50 de chaque offerts au CGR
 - Échange du tome III (50 exemplaires) avec le CGR
- 2 Bulletins semestriels en juillet 2024 et janvier 2025. – n^{os} 51 et 52 à 300 exemplaire et retraitage de 100 exemplaires du numéro spécial 50 ans.
- 10 à 12 lettres d'informations mensuelles (si vous nous communiquez votre adresse mail)
- Accès illimité à tout notre site Internet : partie publique et partie adhérents (consultation des anciennes publications épuisées) et à notre Facebook

5 sorties et 1 voyage

- Avril – Sauveterre-du-Rouergue (AG et visite de la Bastide) – 80 participants
- Mai – Anglars-du-Cayrol – Montpeyroux et Grenier de Capou (hommage à un collectionneur de Patrimoine et de traditions) – 25 participants
- Juin – Voyage en Provence – 25 participants
- Juillet – Campagnac et l'église romane de Canac – 45 participants
- Septembre – Le saut du Tarn et le viaduc du Viaur – 45 participants
- Octobre – La Chartreuse de Villefranche et Najac – 55 participants

5 Conférences : une conférence par publication (en général) en partenariat avec le Cercle Généalogique du Rouergue.

- Mars – Calmont-de-Plancatge – 45 participants – Intervenants MM. Hervé Hoderbach et Jean-Louis Vernhes.
- Avril – Sauveterre une association de sauvegarde du patrimoine, les clochers de Sauveterre et un regard original sur l'urbanisation des bastides. 80 participants – Intervenants Mme Régine Privat et MM. Jean-Louis Couderc et Christian Coupat.
- Avril – Les ponts du Tarn et du Viaur – 40 participants – Intervenants M. Jean Delmas
- Octobre – Les moulins à Papier et l'histoire du papier (au musée Soulages dans le cadre 'art'In folio) – 70 participants – Intervenants M. Jean-Pierre-Henri Azéma
- Novembre – Villeneuve à 3 voix – Le petit patrimoine de pierres sèches, les pigeonniers et le cadastre du Causse (au musée Fenaille) – 30 personnes – Intervenants MM. Jean-Claude Chazal, Eric Gross, Pascal Clapié.

Journées du Patrimoine

- Partenariat avec le comité départemental de la Fédération Nationale de Randonnée Pédestre, pour répondre au thème des Journées européennes du Patrimoine 2024.
 - Mise en avant de la réouverture du GR 62 pour chemin Soulages entre Rodez et Conques.
 - Mise en avant de l'observation du Patrimoine et encadrement des clubs de Rando sur les tronçons de Fontanges à Souyri le samedi (49 participants) et de Marcillac à Saint-Jean-le-Froid (obligation d'annuler à cause de la météo).
-

3 Projets

- Prix Patrimoine Junior remise à plat du règlement et de la procédure de diffusion auprès des scolaires, des MJC, foyers ruraux et clubs jeunes sans abandonner la cible première les élus juniors.
 - Recensement Participatif 170 objets recensés. Nous continuons la recherche de partenariat avec les institutions territoriales Parc, PETR etc. les contacts sont pris avec les Com Com et communes au travers du SMICA. Par ailleurs présentation de l'outil à l'ADAT.
 - Dans ce contexte nous garderions l'outil en ligne sur le site de l'Union Sauvegarde de Rouergue pour inciter les saisies des particuliers adhérents et non adhérents.
-

Représentations

- CDNPS (Préfecture...)
 - Sevézo (Préfecture...)
 - Jury Prix départemental du Patrimoine (Conseil Départemental...)
 - Conseil d'Administration du CAUE
 - Comité Scientifique du PNRGC
 - Open IG (réfèrent groupe technique) – SMICA
-

Actions et participations Diverses

- Tenue de stand aux marchés aux livres de Lafouillade (quelques ventes) et Saint-Salvadou (un peu trop proche).



PROGRAMME 2025 « Grandes lignes »

Avertissement : Les titres et dates sont indiqués à titre provisoire, notre organisation pouvant être contrainte par des événements extérieurs. Merci pour votre compréhension.

PL

Publications

- 4 Revues « Sauvegarde » (pour les abonnés ou achat à l'unité)
 - Le Viaduc du Viaur
 - l'Art du Vitrail et les Vitraux de Bry
 - L'élevage chez les Cisterciens en Rouergue
 - L'Église Saint-Clair de Verdun et Saint-Vincent de Lugan (pour le 17 août)

Nous attendons vos travaux pour des publications en suivant...

- 2 Bulletins semestriels en juillet 2025 et janvier 2026. - n^{os} 53 et 54
- 10 à 12 lettres d'informations mensuelles (si vous nous communiquez votre adresse mail)
- Accès illimité à tout notre site Internet : partie publique et partie adhérents (consultation des anciennes publications épuisées) et à notre Facebook
- Emissions de Radio sur le patrimoine des communes aveyronnaises

5 Sorties et 1 voyage

- Samedi 12 avril – Musée départemental des arts et métiers traditionnels de Salles-la-Source.
- Jeudi 22 mai – Des Moulins de la Diège aux grottes de Foissac.
- 17-18-19 juin – Voyage en Gascogne.
- Jeudi 3 juillet – Commune de Saint-Beauzély (autour de Comberoumal).
- Jeudi 4 septembre – Musée International de la Cornemuse de Cantoin, site et prieuré de Bès-Bédène.
- Jeudi 2 octobre – Saint-Saturnin-de-Lenne.

5 Conférences

- Jeudi 6 mars – 14h – Les chaussées patrimoine menacé.
- Samedi 12 avril – 14h – Le Patrimoine de Salles-Comtaux.
- Jeudi 5 juin – 14h – Le Viaduc du Viaur.
- Jeudi 11 septembre – 14h - L'Art du Vitrail et les Vitraux de Bry.
- Jeudi 23 octobre – 14h – L'église Saint-Clair de Verdun

Journées du Patrimoine

Samedi 20 et dimanche 21 septembre 2025 – Programme selon thématique 2025.

3 projets

- Prix Patrimoine Junior
- Recensement Participatif
- Coup de Cœur de l'Union

Représentations

- CDNPS (Préfecture...)
- Sévèze (Préfecture...)
- Jury Prix départemental du Patrimoine (Conseil Départemental...)
- Comité Scientifique du PNRGC
- Open IG (réfèrent groupe technique) – SMICA
- Gal Leader III Centre Ouest Aveyron

Animation du réseau des associations par territoire

4-5 réunions

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2025

Pré-invitation

- 🌿 DATE – 12 avril de 9 h à 17 h
- 🌿 LIEU – Salles-la-Source, à : centre hôtelier l'Oustal à Pont-les-Bains.
- 🌿 9 h 30 Assemblée Générale Ordinaire
- 🌿 Accueil
- 🌿 Rapport Moral et d'Activité
- 🌿 Rapport Financier – Adhérents – Cotisations
- 🌿 Budget Prévisionnel 2025
- 🌿 Remplacement d'un membre démissionnaire du Conseil d'Administration
- 🌿 Rapport d'orientation
- 🌿 11h15 – CONFÉRENCE – Jean Delmas – « La création du Musée des métiers et traditions du Rouergue »
- 🌿 RESTAURATION – sur place
- 🌿 VISITE – Patrimoine du village et du musée des métiers et traditions à Salles-la-Source

Liste des Membre du Conseil d'Administration 2024 qui vous remercient pour votre confiance et que nous remercions pour leur engagement :

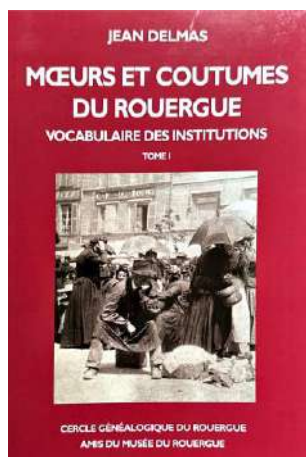
Colette Cambournac, Catherine Cazelles, Didier Combret, Christian Coupat, Françoise Cunienq, Jean Delmas, Marc Dugué-Boyer, Eric Gross, Raymond Guibert, Jacqueline Lafon, Muriel Laronze, Patrice Lemoux, Thierry Palazetti, Geneviève Moles, Didier Pacaud, René Pagès, Claude Petit, Marie-Joséphine Robert-Boyer, André Romiguière, Michel Simonin, Serge Teysserenc, Jean-François Théron, Jean-Louis Vernhes.



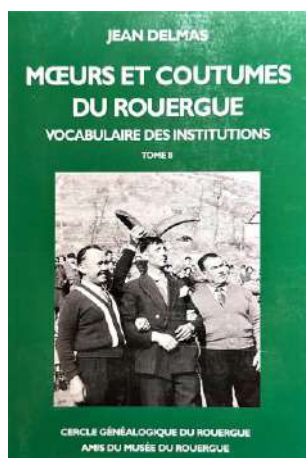
PUBLICATIONS



SOMMAIRE	
LE MOT DU PRÉSIDENT DE SAUVEGARDE DU ROUERQUE – Patrice Lemaux	2
LE MOT DU MAIRE – Jean-Pierre Masdou	3
PATRIMOINE EN PIERRE SÈCHE	4
Introduction	4
Les constructions en pierre sèche	4
Les murets de séparation – Les courbes – Les caselles et les garçottes	4
Les cabanes des champs et les grangeottes	4
Les matériaux utilisés	8
Les outils du murailleur (le pasedaire)	8
La technique de construction d'un mur en pierre sèche	9
L'implantation – La fondation – Les assises – Les cales – Hauteur, largeur	9
Les boutisses – Le couronnement – Le fruit	9
La mise en œuvre	11
Organisation du chantier – Fondations – Les zécos – Quève de pierre	11
Les têtes de mur – Le couronnement	11
Éléments particuliers souvent présents dans les murs en pierre sèche	13
Entrées et passages – Les « cédés » – Les escaliers	15
COLUMBIER EN ROUERQUE, QUERCY, ALBIGEOIS	15
Rappels historiques et Architecture	15
Architecture d'un pigeonier isolé	16
Les grands types de pigeoniers isolés	16
L'INVENTAIRE DES ÉLÉMENTS REMARQUABLES DU PATRIMOINE VILLENEUVOIS	17
Liste des éléments remarquables du patrimoine bâti	18
Les pigeoniers du Causse de Villeneuve	19
Quelques exemples de pigeoniers	20
L'AMÉNAGEMENT DE L'ESPACE SUR LE CAUSSE DE VILLENEUVE : UN PARCELLAIRE GÉOMÉTRIQUE ATYPIQUE	27
Dans quels cas trouve-t-on ce type de parcellaire géométrique ?	27
La centuriation romaine – Les bastides	29
Données historiques sur le communal du Causse de Villeneuve	30
Deux petites anecdotes sur les divers avantages du Causse	30
A quelle date apparaît ce découpage parcellaire si particulier ?	32
Conclusion – Peut-on délimiter l'emprise de ce communal qui est partagé en 1794 ? – Le partage – Utilisation de la planchette – Le tracé des chemins	34
Qu'est devenu le Causse après le partage ? Comment a évolué son paysage ?	36
Analyse du plan topographique	36
L'ASSOCIATION « LOS PARÉDAIRES »	40
En structure : le pèlerinage d'Albiac et le quartier du Mas de Carle	



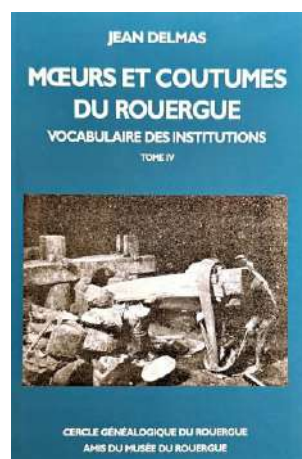
SOMMAIRE	
01 – Les contrats d'affranchissement	25
02 – L'acte de possession	26
03 – L'émancipation	29
04 – Une « caselle »	32
05 – L'âme hantée	37
06 – La « veugrière » (veugrière)	40
07 – La réhabilitation du mariage	46
08 – Le « noubrage » (noubrage) – I – Le « noubrage » de la mariée	49
09 – Le « noubrage » (noubrage) – II, III et IV	52
10 – Le « patrou »	57
11 – Le ring (le ring)	60
12 – Agencement ou dénomination	65
13 – La maison	71
14 – Le pèlerin qui relève le non	76
15 – Jours favorables ou défavorables au mariage	82
16 – La « jessie » (jessie)	86
17 – Réflexion corporelle, repas funéraire et charité	92
18 – La parure	102
19 – Amis et amis charnels	109
20 – Transports de corps et translations d'ossements	114
21 – Baptêmes, ordonnances sacramentaires sur les baptêmes et les visites aux accouchées (XIV ^e siècle)	120
22 – Les relevailles	126
23 – Les entouriers et entourières, une forme d'organisation de la jeunesse	133
24 – Le droit de barre	142
25 – Les « jours périlleux et mauvais » (fin XV ^e siècle)	147
26 – Expressions (images) concernant la naissance et la mort	152
27 – Ondes et tantes	160
28 – La cour coquette et la « carnavale », une parodie de l'initiation du jeune guerrier	169
29 – Le faucon, relictuel sur un instrument, un attribut et un symbole	180
30 – Le tonneau attaché à la maison	185
31 – La société des parlers : des rics outes aux coseigneurs (X ^e -XIII ^e siècles)	191
32 – Les bannins de marées	201
33 – Les renauges	217
34 – Les litres ou ointures de deuil	220
35 – Les trois étapes du mariage et le conte populaire rouergat I	220



SOMMAIRE	
52 – Des premières déclarations jusqu'au mariage ou du mai, la pèlerine et la socale	35
53 – L'aide aux quatre ou huit-éas et la segou	43
54 – Droits du lignage et de la veuve et convegnats (la fondation de Rieupeyrou, vers 1030)	51
55 – Les contrats de louage des bergers	65
56 – Rancure et rancou, du droit médiéval aux dévotions populaires	75
57 – Les statuts d'une confrérie : le cas de Belcastel (1513) : I	87
58 – Suite : II	99
59 – Deux droits d'usage collectifs : le gléage et le lignage (Saint-Rome-de-Tarn, XIII ^e -XIX ^e siècles)	107
60 – Les fours à pain	119
61 – Les greniers à sel du Rouergue et leur approvisionnement	131
62 – Les épaves (Les causes tribales d'espava)	145
63 – Les charmes et les conjurations : I	153
64 – Suite : II	161
65 – Suite : III	169
66 – La fête de Saint-Rome-de-Tarn : le tribunal de la corne et le jeu des barres	183
67 – Suite : II	191
68 – Le commun de paix : I – Histoire de l'institution	199
69 – Suite : II – Les tarifs	209
70 – Prages et leudes à Saint-Affrique et à Peyrallès (les tarifs des de 1292) : I – Définitions et cadre géographique	217
71 – Suite : II – Définitions et considérations générales	225
72 – Suite : III – Les tarifs	233
73 – Les livers, une survivance d'un très vieux pastoralisme ?	245
74 – Le mariage de la foudre et la famille d'Armagnac : I – Le mariage de la foudre	257
75 – Suite : II – Le mythe de Mélusine et le Rouergue	267
76 – Les coutumes barbares et la molène (l'exemple de Castelnou-Peyrallès, 1284)	283
77 – Les feux de la Saint-Jean : I – Les feux des domestiques	293
78 – Suite : II – Dénominations, géographie et topographie	303
79 – Suite : III – La dimension religieuse	311
80 – Suite : IV – Vertus protectrices du feu, des tisons et de cendres	319



SOMMAIRE	
Introduction.....	3
Table des principales abréviations.....	8
Index général des mots et des thèmes (tomes I, II et III).....	9
Principaux thèmes étudiés.....	53
81 – Le « Royaume des jeunes hommes » d'Aubin, I.....	55
82 – Suite, II.....	63
83 – Trois catégories d'affairement (XIV ^e -XVII ^e siècles), I.....	75
84 – Suite, II.....	85
85 – Une confrérie à l'origine d'un retable ? La confrérie de sainte Anne à Paulat.....	93
86 – Enseignements d'une charte de franchises : Mur-de-Barrez (1246).....	103
87 – Pensions des personnes âgées (XVI ^e -XVIII ^e siècles), I.....	119
88 – Suite, II.....	129
89 – L'étrange coutume de la <i>senescalia</i> (ou <i>sercoïcia</i>) à Rodez.....	137
90 – Les premières entreprises minières de la terre d'Aubin et le cas des taginiers (vers 1749-1792).....	151
91 – La gravitation hors mariage (XV ^e -XVII ^e siècles), I.....	163
92 – Suite, II.....	171
93 – Calendriers du Moyen Âge : les comptes en occitan de Peire Gilhodes, de Saint-Félix-de-Sorgues (1456-1471).....	179
94 – Une fête votive de village au Moyen Âge : <i>la votz</i> de Fénérols-Peyralès (Ranqueville), vers 1423-1483.....	193
95 – Les Chieharneis de Sauveterre, une bastide, ses habitants et la tradition orale.....	205
96 – Épreuves d'intégration dans un groupe masculin (Barre, sur la limite de l'Aveyron), d'après les souvenirs de Lucien Agnès (1937-1943).....	219
97 – Les refuges paysans : les tours villageoises, le cas de la terre d'Arviès.....	231
98 – Saisies pour dette et ventes aux enchères (XIII ^e -XVI ^e siècles).....	249
99 – Quelques particularismes de la terre d'Aubin, au XVIII ^e siècle, vus par l'administration, les hommes de science et les hommes d'affaires, I : les protagonistes d'une histoire particulière.....	261
100 – Suite, II : « les mots et les choses » de la mine et des mineurs au XVIII ^e siècle.....	277
Principaux lieux mentionnés dans le tome III.....	289



SOMMAIRE	
Introduction.....	3
Table des principales abréviations.....	6
Index général des mots et de thèmes (tomes I à IV).....	7
Principaux thèmes étudiés.....	56
[2017]	
101 – Les pierres de foudre et les pierres guérisseuses dans le Rouergue et ses environs.....	57
102 – « <i>Las Meleclinas</i> des chevaux, enseignées à un maréchal », manuscrit en occitan (Capdenac, fin XV ^e -début du XVI ^e siècle).....	73
[2018]	
103 – Conjurations contre les maladies des chevaux, I.....	85
104 – Suite, II.....	95
105 – Les rois des merciers et les compagnies de merciers en Rouergue au Moyen Âge.....	103
106 – Suite, II.....	115
[2019]	
107 – Techniques et professions, facteurs d'identités collectives : les éclutiers de Naucelle ?.....	127
108 – Les couteliers de Sauveterre, I.....	143
109 – Suite II.....	155
110 – Suite III.....	163
[2020]	
111 – Les couteliers de Sauveterre (liste A à G), I.....	173
112 – Suite II (liste J à V).....	183
113 – Une vieille notion de limites : le <i>dec</i> ou <i>des</i>	193
114 – Instauration d'une servitude publique sur une source privée, dans deux bourgs de hauteur (Cassagnes-Comtoux en 1414 et Luzençon en 1557).....	209
[2021]	
115 – Essai de définition du <i>mar</i> et du <i>cap-mar</i> en Ségala central (à partir du fonds de la grange monastique de Bonnefont, XIII ^e -XVII ^e siècles).....	221

Sommaire	
116 – Suite II.....	235
117 – Les moulins collectifs.....	247
118 – Les tillaudiers de Creissels.....	259
[2022]	
119 – Les <i>mariniers</i> de la vallée du Lézert, l'apport original du roman <i>Royals d'Arman</i> (1929-1930) d'Henri Mouly.....	277
120 – Les mines de charbon du plateau du Larzac.....	291
Principaux lieux mentionnés dans le tome IV.....	305

VOYAGE EN PROVENCE

Un grand merci à Claude Loupias des « Amis de Villefranche » pour avoir participé et nous avoir fourni un compte-rendu très fidèle, que vous retrouvez ci-après, de l'escapade Provençale proposée en 2024 par Geneviève Moles qu'on ne remerciera jamais assez pour son engagement « au long court » au sein de notre association.

Voyage culturel en PROVENCE

(11 juin 2024 – 14 juin 2024)

Geneviève Moles, dans le cadre de *Sauvegarde du Rouergue*, nous propose cette année, selon le vœu de quelques fidèles, une escapade en Provence limitée au Vaucluse et aux Bouches-du-Rhône. Bien que restreinte, au sud d'Avignon et à l'ouest de Marseille, la zone retenue comporte tant de richesses patrimoniales ou naturelles qu'une journée supplémentaire fut prévue. Le programme proposé, riche et varié, séduisit 18 visiteurs, nombre jamais atteint les années précédentes.

11 juin 2024 – Villeneuve-lez-Avignon (Gard)

Après Lodève, la lumière du midi méditerranéen succède aux brumes du Lézézou. Il est un peu plus de 10 h lorsque Villeneuve-lez-Avignon se profile à l'horizon. La tour de Philippe le Bel impose sa présence face à la ville papale située sur l'autre rive du Rhône, hors du royaume de France. Le fort Saint-André, sur son piton, affirme aussi l'autorité royale depuis la seconde moitié du XIV^e siècle face à la papauté et protège le village et l'abbaye bénédictine du X^e siècle des pillers.



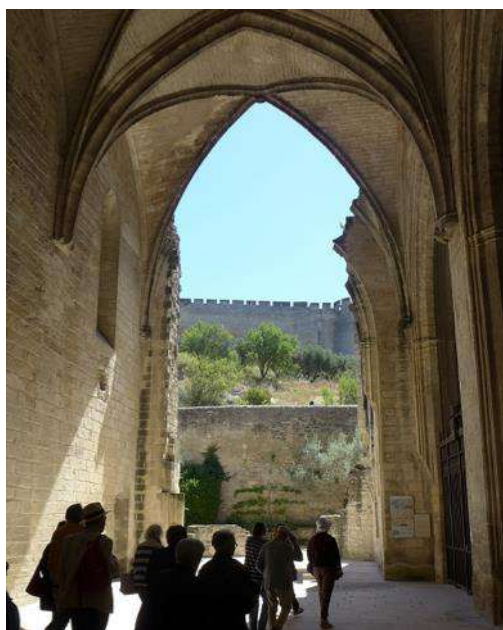
Lion pleurant à chaudes larmes.
Photo Claude Loupias.

Notre visite concerne l'abbaye cartusienne, la plus grande d'Europe et la seule citadine, fondée par le pape Innocent VI. Dans le car, en introduction, agrémentant son récit de plaisantes anecdotes, Geneviève Moles nous a fait part de ses visites à la Grande Chartreuse de Voiron et de ses grandes connaissances du monde cartusien, organisé selon les principes de saint Bruno. Celui-ci n'a pas établi une règle à son nom, il s'efforce de concilier cénobitisme et érémitisme ou comment être solitaire en communauté, d'après la règle de saint Benoît.

Magali, notre guide que nous apprécierons particulièrement, nous accueille face à l'entrée de la première clôture. Parmi voitures et habitations, dans cette partie totalement urbanisée depuis le XIX^e siècle, nous progressons vers la seconde clôture et son imposant portail du XVII^e siècle, d'inspiration antique. La Vierge et l'Enfant, surmontés d'une colombe, en occupent le centre entre saint Bruno et le pape fondateur. Sur la façade intérieure au

décor profane, un puissant linteau exhibe des mufles de lion pleurant à chaudes larmes. Ce portail tardif, séparant l'urbain du monastique, n'a pas l'austérité qui seyait aux moines fondateurs. Une belle allée de mûriers, bordée de cellules de convers, conduit à l'église dont l'effondrement de l'abside permet la vue, au loin, du monumental fort Saint-André.

Le tombeau d'Innocent VI mort en 1360, le plus complet des monuments funéraires des papes français, a retrouvé, après maintes péripéties, sa place dans la chapelle. Sarcophage et gisant sont surmontés d'un haut dais à huit piliers sur deux étages ayant conservé seulement trois statues dans ses niches.



Abside éventrée, au fond mur crénelé du fort Saint-André. Photo C. Loupias.

La chartreuse s'enrichit grâce à deux cardinaux neveux de Clément VI, douze moines supplémentaires y seront accueillis, elle possède aujourd'hui trois cloîtres, le premier et le plus luxueux malgré son dépouillement conduit vers la salle capitulaire, pouvant accueillir douze moines. Les culots de voûte représentent des scènes quelquefois énigmatiques que les spécialistes peinent à décrypter.

A proximité, des cellules accueillent aujourd'hui des artistes, l'autre cloître, le grand, ouvre sur un espace vert et un ancien cimetière.

Dans l'angle nord, la salle de la *bugade*, avec puits et cheminée, permettait la lessive. Juste à côté, la prison, nécessaire à la lessive des âmes, comptait sept petites cellules de 12 m², sur deux niveaux, toutes dotées d'une lucarne dirigée vers l'autel, permettant au moine puni de suivre les offices.

La chapelle, à côté du *tinel*, a conservé de belles fresques du grand maître Mattéo Giovannetti, on y voit le pape en prières, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, la *Visitation* et la *Nativité*. La beauté des vestiges de cet artiste majeur fait regretter la disparition des peintures qui occupaient les murs du *tinel* voisin.

La visite se termine par le cloître Saint-Jean réservé aux vieux moines, il présente au centre de la cour un édicule rond de la fin du XVIII^e siècle qui n'a pas reçu toute sa décoration. L'eau y arrivait depuis les hauteurs de Villeneuve et alimentait en sous-sol l'ensemble monastique.



Scène énigmatique. Photo C. Loupias.

Avignon (Vaucluse)

Pont et remparts

Nous arrivons au pont Saint-Bénézet reliant le royaume de France au Saint-Empire, terminé en 1185, puis souvent reconstruit, dont il ne reste que quatre arches édifiées sous Clément VI. Au-dessus d'une pile, deux petites chapelles se superposent, celle dédiée à Saint-Nicolas surplombe celle de Saint-Bénézet. A notre droite, les solides remparts de Clément VI et d'Innocent VI protégeaient la ville des incursions ennemies mais aussi des crues du Rhône. On est surpris par la faiblesse inhabituelle de leur hauteur : le profond fossé côté Rhône, aujourd'hui comblé, dissimule la moitié des murs. Trente grosses tours, soixante-dix petites et quatorze portes sur 4 km défendaient la ville de la convoitise des pillards qu'attiraient les richesses papales.



Photo C. Loupias.

La rue Ferruce nous rapproche du palais des papes, en direction du rocher des Doms habité dès la préhistoire pour échapper aux inondations du Rhône. L'étymologie donnée par la guide doms = maisons ne m'apparaît pas totalement convaincante. Ce terme ne désigne-t-il pas plutôt, ici, les seigneurs, les papes enterrés dans la basilique ?

Notre-Dame des Doms

De longs escaliers conduisent au sommet du rocher où, sur le point le plus élevé, a été édifiée, à l'époque romane, la cathédrale Notre-Dame des Doms. Le clocher carré sert de piédestal à une Vierge en plomb doré de 1859. Si l'entrée et la nef datent du début du XI^e siècle, les chapelles furent édifiées par Jean XXII et lorsque l'abside romane s'écroula en 1672, on réalisa une grande tribune baroque courant le long des murs latéraux. En 1854, l'édifice reçoit le titre de basilique mineure, comme l'attestent le *tintinnabulum* et l'*ombrellino* présents sur les murs.

L'abside, en demi-cercle, expose, en un format ovale, tous les portraits des papes occitans. La nef abrite plus de 150 sépultures dont le gisant de Benoît XII, nous regrettons de ne pouvoir s'approcher du tombeau de Jean XXII : sa chapelle est fermée pour restauration.



A gauche, Notre-Dame des Doms, au centre le Palais des Papes. Photo C. Loupias.

Le palais des papes

Le palais des papes est l'élément majeur de cette visite avec une superficie de 6 400 m² et une surface totale de planchers d'un hectare et demi. Dans le cadre de ce compte rendu ne peut en être présentée qu'une description succincte. Le palais-forteresse actuel est la réalisation de deux papes : Benoît XII, cistercien de formation, pour le *palais vieux*, sobre et austère et son successeur Clément VI, ami des arts, pour le *palais neuf* où il apporte l'élégance gothique et les fastes du temps.

Le *palais vieux*, de forme trapézoïdale, prolongé par une aile, se voit complété d'un bâtiment en L de Clément VI, ménageant entre eux une grande cour d'honneur qui les réunit. Par la porte Notre-Dame, nous pénétrons dans cet espace qui déjà disparaît sous les 1947 sièges pour festivaliers, le mur sud du *palais neuf* recevant la scène.

Sur les 25 salles ouvertes à la visite, voici celle du consistoire où se réunissaient les cardinaux, autrefois totalement peinte mais un incendie fit disparaître ses œuvres d'art. La chapelle Saint-Jean, que Clément VI fit décorer, doit son nom aux fresques de Giovannetti illustrant la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Jean-l'Évangéliste : thèmes répandus à Rome, ce rappel de la Ville éternelle fait d'Avignon la *Nouvelle Rome*.

Des portes de bois du XIV^e ou XV^e siècle ont été préservées, leur surface comprend de nombreux clous forgés en tête de diamant. Toujours dans le *palais vieux*, en bordure des jardins, la salle de la *Grande trésorerie* dotée d'une immense cheminée, abritait le nombreux personnel tenant en compte les finances de la papauté. Au deuxième niveau de la tour des papes, la salle du *Trésor-bas* renferme dans quatre grands caveaux creusés le long des murs, les objets les plus précieux du trésor pontifical ainsi que les archives que Benoît XII avait ramenées de Rome.

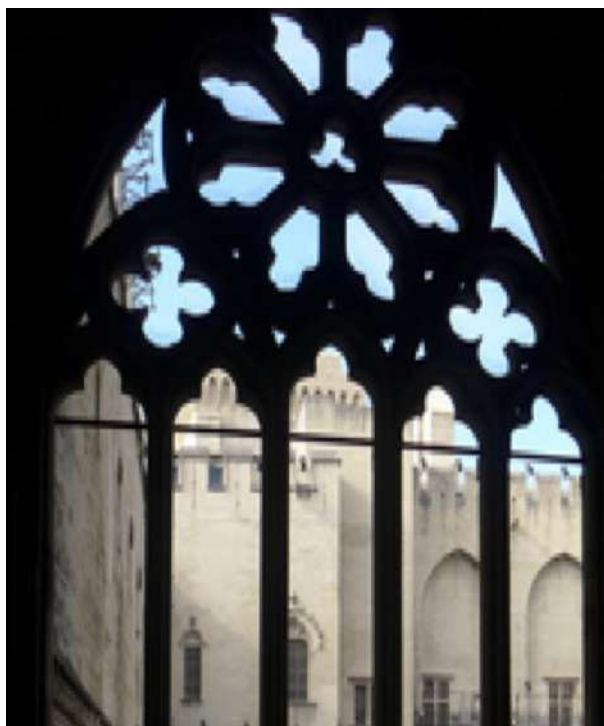


Cour du cloître. Palais Vieux. Photo C. Loupias.

Les jardins

Benoît XII, Clément VI et Urbain V aménagent des jardins, côté Est, pour leur agrément. Ils seront agrandis, transformés et embellis par les papes successifs avant d'être défigurés par la suite. On ne sait rien de leur agencement d'origine car l'archéologie n'a pas permis une restitution des espaces, les jardins actuels sont une création qui s'inspirent des ambiances de l'époque. De longues et étroites bandes de buis ou autres essences

correspondant à la saillie des contreforts des murs rythment des espaces où poussent des plantes aromatiques, quelques légumes dont des artichauts en fleurs mais aussi des rangées de fruitiers en pots. Une grande pergola matérialise au sol la base du bâtiment de la *Roma*. En serré dans ses murs, le petit jardin de Clément VI où poussent la vigne et fleurissent les acanthes, a retrouvé sa belle fontaine. Entre ces murailles, protégés de l'agitation de la ville, ces espaces de quiétude fleuris et parfumés favorisaient la méditation des pontifes. La qualité des massifs et le cadre des lieux ont permis l'obtention du label de *Jardin remarquable*.



Fenêtre des Indulgences. Photo C. Loupias.

Pour que les élections papales ne s'éternisent suite à des tractations sans fin, les cardinaux étaient bouclés avec leurs conseillers (conclave) dans un grand espace regroupant trois salles, dont le *grand tinel*. L'élection terminée, les ouvertures les ayant mises en communication étaient rebouchées.

La salle des festins, de 48 m de long sur 10,25 m de large sous une voûte de charpente en coque de vaisseau était décorée d'une manière fastueuse. Aujourd'hui, les murs nus du *grand tinel* ne peuvent rendre compte du raffinement des princes de l'Église ; autrefois les lambris recouverts d'étoffes bleues parsemée d'étoiles cachaient les murs jusqu'à la voûte, les repas raffinés s'y déroulaient autour d'immenses tables de marbre.

A proximité, le cabinet de travail de Benoît XII, le *studium*, ayant servi ensuite de logement aux soldats, ne conserve que de rares traces des représentations rescapées du XIV^e siècle.

Les plus vieilles peintures du palais ornent la chambre du pape Benoît XII. De vastes rinceaux de couleur ocre, en volutes, sur fond bleu peuplé d'animaux, particulièrement des oiseaux, révèle le profond goût du pape pour la nature avec ce décor profane et récréatif. Le cabinet de travail du pape Clément VI renferme un trésor artistique : les peintures de Giovannetti miraculeusement

conservées. Ce cabinet, dit chambre du cerf, illustre les plaisirs de la chasse et de la pêche. Plantes, animaux et personnages reproduits avec justesse sur l'ensemble des murs, comme d'immenses tapisseries, manifestent, comme pour son prédécesseur, le goût de la nature du pontife.

La visite se termine par l'aile sud avec la sacristie nord qui abrite deux moulages, le tombeau de Philippe d'Alençon et celui de la statue de Charles IV. Par cette sacristie, nous accédons à la grande chapelle de Clément VI, dédiée à Pierre et Paul. Ses dimensions exceptionnelles (52 m x 19 m) concourraient au faste et à la solennité des cérémonies de couronnements et de funérailles.

La visite prend fin devant l'immense fenêtre aux puissants remplages dite de *l'Indulgence*, face à la cour d'honneur, où apparaissait le pape nouvellement pontifié.

12 juin 2024 – Abbaye de Sénanque (Vaucluse)

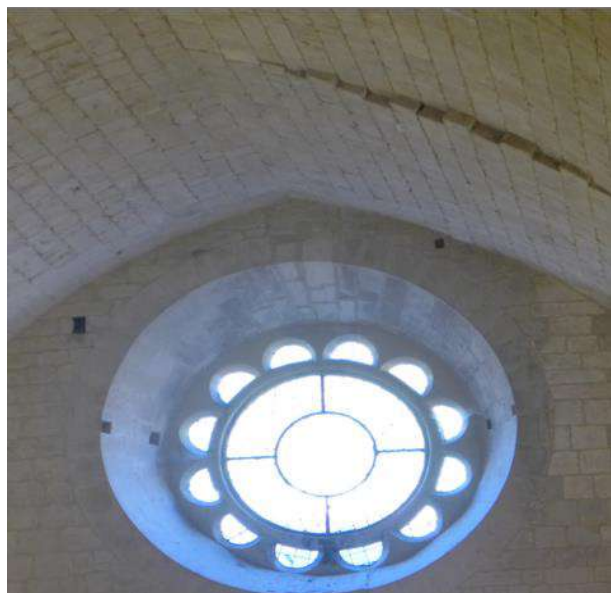
Le lendemain, à huit heures, le car quitte Avignon pour prendre la direction de l'Est vers le Parc naturel régional du Luberon avec l'abbaye de Sénanque comme première destination.

Notre conducteur fait un court arrêt en bordure d'une route étroite et pentue pour nous permettre d'admirer le site et prendre des photos. L'abbaye apparaît tout en bas : tâche blanche et grise au fond d'un étroit vallon verdoyant aux versants boisés. Le cadre naturel n'a rien à voir avec la chartreuse urbaine de Villeneuve-lez-Avignon.



Photo C. Loupias.

L'accès à pied se fait côté ouest. Nous avons tous en tête la belle carte postale aux rangées de lavande bleue sur fond de façade du dortoir. Mais, en ce début juin, seules quelques rares et discrètes fleurs violettes émergent du moutonnement des rangées vertes. Ce qui n'empêche en rien quelques visiteurs de se faire photographier au milieu du lavandin. Notre guide nous apprendra plus tard qu'il s'agit bien de *lavandin*, plante moins noble au parfum plus discret, mais adaptée à la faible altitude des lieux, entre 400 et 500 m, alors que la *lavande*, plus prestigieuse, préfère la montagne, et ne s'épanouit qu'au-dessus de 600 m. Émergeant de la verdure, l'abbaye blanc-ocre, après de fortes restaurations, semble toute neuve, aucune patine malgré ses 9 siècles. Totalement recouverte de lauzes calcaires en encorbellement, l'absence de charpente limite les incendies. Nous patientons dans la boutique, où tout est magnifiquement présenté, le temps de bien observer livres et revues mais surtout les produits monastiques aux couleurs lumineuses qui embaument l'espace de leurs senteurs mêlées : miel, savons de couleur bleue, pain d'épices, alcool, huiles essentielles, etc. Munis d'écouteurs, nous sommes intégrés à un groupe de 29 personnes pour suivre les commentaires de notre guide qui rappelle que Sénanque est toujours une communauté vivante avec 8 moines venus de Lérins. Résumons sommairement la longue histoire du monastère dédié à Notre-Dame comme nombre d'abbayes cisterciennes, fondé en 1148 par des moines de Mazan, abbaye fille de Bonnevaux. Le temporel augmente avec l'afflux des donations et cette richesse éloigne les moines de l'austérité prônée par saint Bernard. Le premier abbé commendataire, François d'Estaing, évêque de Rodez et recteur du Comtat Venaissin, homme de grande piété et de belle envergure, mena des actions très profitables pour l'abbaye entre 1509 et 1533. Vaudois (en 1543) puis Huguenots (en 1578) pillent et détruisent des bâtiments qui seront reconstruits au début du XVIII^e siècle. Déjà délaissée avant la Révolution qui ajoutera quelques destructions, elle sera restaurée en 1854 pour permettre l'installation d'une nouvelle communauté.



Pierres en saillie sur la voûte.
Photo C. Loupias.

Le dortoir. – Une vaste salle de trois travées en berceau brisé du XII^e siècle, en belles pierres blanches, de 30 m de longueur divisée en 28 espaces cloisonnés, constituait le dortoir des moines. Ils dormaient tout habillés pour se rendre rapidement à *complies* et *vigiles* (premier et dernier office dans la chapelle) en empruntant un escalier donnant sur le transept ouest. Sur la voûte, la saillie de quelques pierres, alignées sur quelques mètres, pourrait être la conséquence d'un tremblement de terre. Cette belle maçonnerie révèle 2 500 marques réalisées avec soin de 50 tâcherons différents, en rupture totale avec l'abbaye du Thoronet, elle aussi cistercienne, qui n'en comporte aucune. On ne sait expliquer cette profusion et cette absence.

L'église abbatiale. – A notre arrivée, en fond des rangs de lavandin, nous est apparu l'avant de l'église avec le chevet arrondi, l'octogone de la coupole, le transept, le clocher et quatre absidioles s'éclairant chacune par une étroite fenêtre.

L'intérieur sombre de l'église favorise le recueillement. Aucun décor n'accroche le regard, il aurait été

superflu car les moines connaissant parfaitement les textes sacrés n'avaient nul besoin du support de peintures ou statues qui auraient pu les distraire dans leur méditation. Aucun portail ne s'ouvre à l'extrémité de la nef réservée aux seuls moines. Ceux-ci avaient un accès direct à la chapelle par le dortoir et le cloître.

La 1/2 coupole de la grande abside, éclairée par trois ouvertures, datant de la fondation (1150-1160) constitue le *Saint des Saints* abritant la pierre d'autel.

Le tombeau de Geoffroy de Venasque, bienfaiteur de l'abbaye, s'appuie sur le mur Est du transept qu'éclairent deux étroites fenêtres et un grand oculus à 12 festons.

Au croisement du transept, la coupole surbaissée prend appui sur 4 arcs de trompes à pendentifs. L'ensemble d'une grande sobriété bénéficie de la faible lumière de cette coupole. L'espace de la nef, en contrebas du chœur, sans décor, est dominé par une voûte en berceau de la fin du XII^e siècle. Cette architecture dépouillée ne sollicite pas le regard, si ce ne sont les ouvertures, rosaces et fenêtres, où des vitraux récents, non figuratifs, de Louis Petit dispensent une douce lumière ocre. Une seule statue dans cet espace : une Vierge à l'Enfant. Un petit clocher pyramidal, sans flèche, aujourd'hui en pierre, a succédé à un clocher de bois.



Photo C. Loupias.

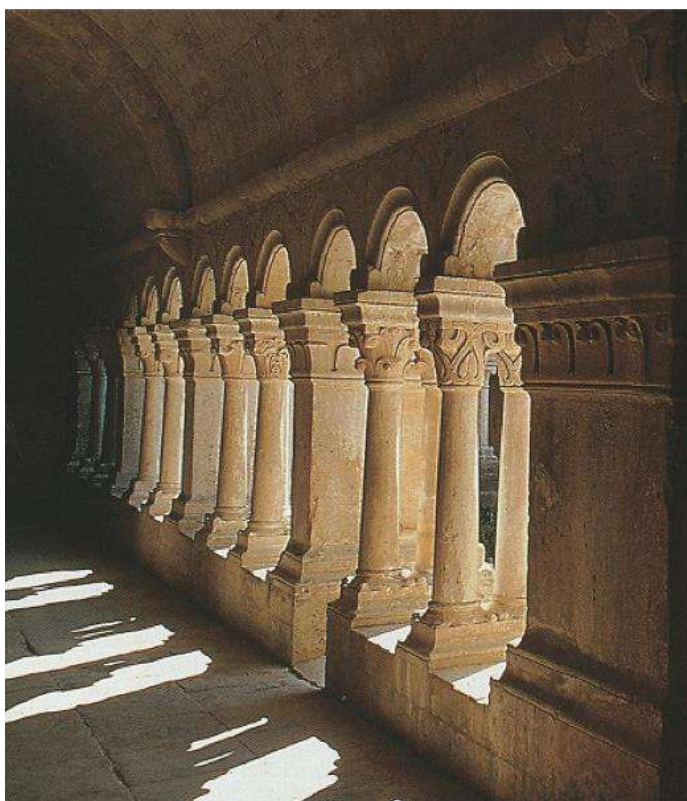
Le cloître. – Cœur du monastère, ouvert sur le ciel, le cloître est le lieu le plus agréable de l'abbaye. Lieu de silence, de prières et de méditation, sa fonction n'est pas seulement de relier les espaces, il figure la Paix. Son sol en pente douce permet d'évacuer l'eau mais surtout de s'élever physiquement et spirituellement en progressant vers l'église. Ici tout est symbole : le cloître

se blottit contre le côté droit de la Croix qu'est l'église ; 4 côtés (4 éléments) mais aussi 4 arcs surbaissés enveloppant chacun 3 (la Trinité) petites arcades reposant sur des colonnes géminées (double nature du Christ) ; $3 \times 4 = 12$ apôtres et 12 tribus d'Israël. Surmontant chaque colonnette, un chapiteau sobrement orné de feuilles

d'eau ne reprend pas le motif voisin. En dépit des destructions par les Huguenots, l'ensemble claustral conserve, intacte, sa belle harmonie.

Salle capitulaire – Le cloître donne accès à la salle du chapitre, souvent une des salles les mieux conservées des abbayes, Sénanque ne fait pas exception à la règle. Quelques degrés permettent d'y accéder ; deux piliers centraux reçoivent, sur des chapiteaux aux feuilles stylisées, les arcs de deux nefs parallèles de trois travées voûtées d'arêtes. La faible élévation de cette salle sobre et solennelle lui donne une acoustique remarquable. Une lecture partielle d'un des 73 chapitres de la règle de saint Benoît y était donnée, ensuite les frères battaient leur coulpe lorsqu'ils avaient à demander pardon. Dans cette salle, l'abbé était élu et intronisé ; le corps du moine décédé y était veillé par ses frères. Sur le mur du cloître, une image grimaçante faisant face au prieur, le Malin, lui rappelait sa présence, il ne devait jamais oublier ce danger permanent.

La visite se termine dans la salle voisine : le chauffoir ou scriptorium. La



Remarquable jeu de lumières donnant l'illusion d'une procession de moines. Photo Hervé Champollion. Ed. Ouest-France.

lumière y pénètre par trois fenêtres très ébrasées, deux cheminées (une seule est conservée) réchauffaient les moines copistes l'hiver. Une colonne centrale, courte et puissante, supporte quatre voûtes d'arêtes, son chapiteau s'orne sur les quatre côtés de feuilles de lis renversées. Un officier de Louis XVI ayant racheté puis restauré ces lieux très dégradés signifiait, par ce retournement, la fin de la royauté.



Le Malin surveille le prieur installé sur sa chaise dans la salle du chapitre. Photo C. Loupias.

Le village des Bories (Vaucluse)

Après Gordes, le car se dirige vers la proche campagne environnante. Nous sommes en pays calcaire : des hauts murs de pierres sèches bordent une route étroite. Le petit car s'y faufile sans encombre mais au retour des manœuvres seront nécessaires pour ne pas érafler la carrosserie. Notre conducteur fait une nouvelle fois preuve de dextérité se jouant de toutes les embûches. Les maçons d'aujourd'hui ont maîtrisé la restauration des anciens murs de pierres sèches enclosant les pavillons bordant la route mais n'ont su élever leurs couronnements de



Photo C. Loupias.

pierrres dressées, ceux-ci dentelés et irréguliers, rompent toute harmonie. Les pierres en clouque, régulières et bien alignées couronnant les murs des causses rouergats ont une autre allure. Manque de savoir-faire ou habitudes différentes ? Le paysage se fait de plus en plus minéral, la roche affleure partout. A notre droite, des plantations assez récentes d'oliviers remplacent ceux détruits par le gel de l'hiver 1956. Séparées de murs de pierres, seules formes de clôture, des cabanes aux petites ouvertures se blottissent les unes contre les autres : les bories. Étymologiquement, ce mot fait référence aux *bœufs* puis aux *étables* et plus généralement aux *fermes*, bâties en auto-construction d'un seul matériau : la pierre,

par des paysans pauvres. La roche, omniprésente ici, devait être enlevée pour accéder au peu de terre arable disponible. Les blocs non jointés et savamment empilés avec en prolongement une voûte en encorbellement évitent l'utilisation du bois et témoignent d'un savoir-faire incontestable dans l'art de bâtir. Malgré des restaurations, les murs ont conservé la patine authentique qui a donné à ce regroupement le nom de *village noir*. Ici peu ou pas de murs plats, les lignes sont courbes et certaines constructions ressemblent à de petites pyramides rhomboïdales. On ne peut rêver meilleure intégration du bâti dans le paysage.

L'intérieur totalement minéral et fruste, souvent dans l'obscurité, évoque les grottes des premiers hommes.



Photo C. Loupias.

graphique a poussé les plus pauvres à mettre en cultures des terres abandonnées de tous. Sans moyens, ils défrichent, construisent et tentent de survivre.

pierrres dressées, ceux-ci dentelés et irréguliers, rompent toute harmonie. Les pierres en clouque, régulières et bien alignées couronnant les murs des causses rouergats ont une autre allure. Manque de savoir-faire ou habitudes différentes ?

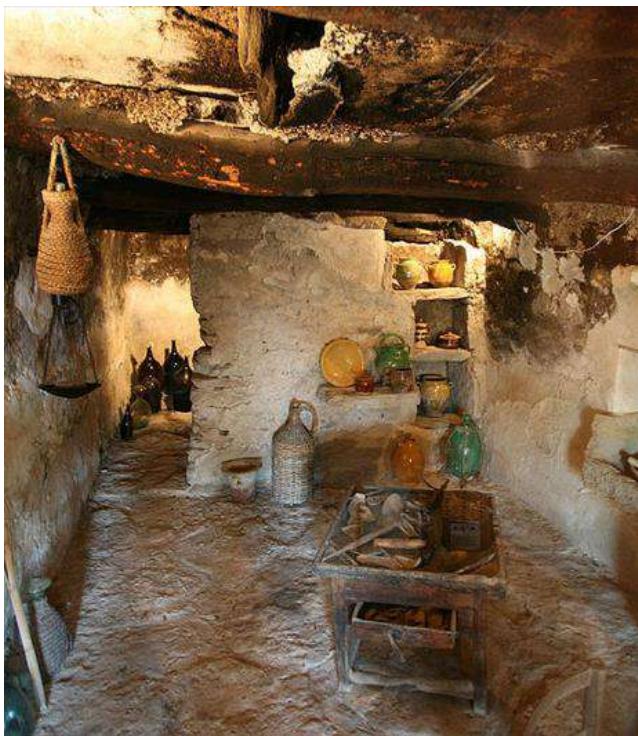
Le paysage se fait de plus en plus minéral, la roche affleure partout. A notre droite, des plantations assez récentes d'oliviers remplacent ceux détruits par le gel de l'hiver 1956. Séparées de murs de pierres, seules formes de clôture, des cabanes aux petites ouvertures se blottissent les unes contre les autres : les bories. Étymologiquement, ce mot fait référence aux *bœufs* puis aux *étables* et plus généralement aux *fermes*, bâties en auto-construction d'un seul matériau : la pierre,



Photo C. Loupias.

Les Aveyronnais et Lotois ne sont pas surpris par cet art de bâtir mais ici des générations laborieuses ont édifié un village entier qui regroupe sept îlots de constructions. Si leur rusticité laisse penser à des abris temporaires, les pièces à vivre comme cuisine et chambre voisinant avec bergeries, étables de chèvres et cochons, caves, fouroirs, poulaillers présument d'un habitat quasi permanent. La présence des animaux, d'un four et même d'un puits, surprenant dans ce paysage calcaire, renforce cette hypothèse. On imagine les difficultés de la vie de ces travailleurs qui, malgré un labeur acharné et éreintant, ne devaient pas échapper à la misère et à la disette.

Origines de ces constructions. Les historiens pensent qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'augmentation démographique



Intérieur reconstitué d'une borie.
Photo J.-M. Rosier. Monumentum.

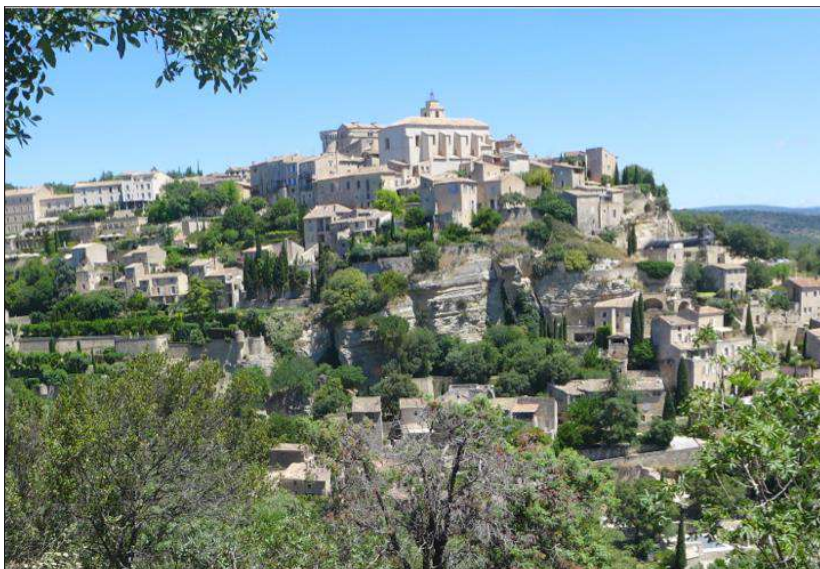
Le renouveau. A la fin du XIX^e siècle, ce mode de vie trop pénible est abandonné ; genévriers, chênes et ronces envahissent le site et contribuent à détruire les vestiges d'un mode de vie dépassé. Cet art de bâtir associé à une économie de subsistance ne devait pas sombrer dans l'oubli. Pierre Viala, poète et écrivain, rachète les *bories* et, à partir de 1969, mettra huit ans et des milliers d'heures pour restaurer ces témoignages uniques déjà oubliés. Remercions cet homme sensible et courageux. Aujourd'hui son travail a permis à ce musée de l'habitat rural de devenir l'un des sites les plus visités du Vaucluse. Nous n'oublierons pas cette beauté sauvage sous la belle lumière du Luberon mais aussi le dénuement de ces infatigables travailleurs. Le souffle frais du mistral dans ce cadre préservé a encore accru le plaisir de cette visite.

Traversant la lande pour rejoindre le car, je pense à cette phrase de Lamartine quittant l'humble hutte du *Tailleur de pierre de Saint-Point* : « Voilà le résumé des besoins d'un homme ».

Gordes

Notre conducteur nous avait déjà laissé le loisir d'admirer une belle vue générale de Gordes avec le bel étagement désordonné de maisons se collant au rocher. De couleur ocre pâle, aux toitures de tuiles de même teinte, se distinguant peu de la roche, elles faisaient des prouesses pour se dissimuler et s'accrocher au piton pour disposer d'une position défensive. Aujourd'hui, parmi les oliviers et les cyprès, elles bénéficient d'un coup d'œil remarquable sur la vallée.

Dominant le sommet, un imposant château surveillait le vaste horizon. A proximité, le puissant clocher carré de l'église Saint-Firmin, typiquement provençal, projette vers le ciel son unique cloche. Bien défendu d'abord par la topographie, ce village-vigie domine une plaine verdoyante fermée au loin par les montagnes du Luberon. Par bien des aspects et pas seulement par son homophonie, ce village perché s'apparente à Cordes-sur-Ciel.



Village de Gordes. Photo C. Loupias.

Caves du palais Saint-Firmin

Après le repas pris dans une rue en pente sous le château, nous nous dirigeons vers la vieille ville souterraine. Empruntant une rue caladée dévalant vers les jardins, nous remarquons à notre gauche une porte donnant sur un escalier rudimentaire qui conduit vers un mystérieux monde souterrain, découvert par accident. Un guide nous explique qu'en 1961, les travaux de rénovation sous le palais Saint-Firmin laissent apparaître un immense domaine souterrain avec des constructions éboulées dans une succession de vastes salles. Les archéologues s'emparent de l'étude, fouillent méthodiquement avant d'évacuer les gravats puis, après quatre décennies de travaux, proposent une histoire du site dont tous les mystères n'ont pas été dissipés.

Tout a dû commencer au XII^e siècle lorsque les carrières de pierre furent creusées dans le roc ; la place manquant en surface sur ce rocher, pourquoi ne pas utiliser la profondeur ? 55 salles en sept niveaux dont quelques-uns seulement sont visitables furent aménagées. Des arcs reposant sur de puissants piliers soutiennent une voûte bien bâtie : on se croirait dans la crypte d'une église romane alors que nous sommes dans un moulin à huile d'olives ; des cuves de pierre toujours en place recueillaient le précieux liquide. Une mangeoire d'animaux, sans doute celle des ânes qui actionnaient la meule, montre l'importance de cette activité. Dans ce monde de l'ombre, on y cuisait le pain et on note même la présence de tanneries avec une cuve à eau de 6 000 litres. L'existence d'une chapelle et l'exposition d'objets retrouvés : poteries, porcelaines, morceaux de vaisselle, fioles de pharmacie, clés de fer et objets de piété, démontrent qu'il ne s'agissait pas d'occupations passagères. Ces niveaux reliés par escaliers et couloirs laissent supposer une vie intense, à l'image d'une fourmilière affairée. Les temps devenus meilleurs, les hommes quittent ce refuge. Le souvenir de cette occupation s'estompe puis disparaît pour ressurgir au milieu du XX^e siècle.



Palais Saint-Firmin. Photo C. Loupias.

Église Saint-Firmin, nom d'un évêque d'Uzès

Située sur le sommet du piton, sur le même plan que le château dont elle semble disputer la suprématie, l'église Saint-Firmin s'apparente à une forteresse avec son clocher-beffroi surmonté d'un campanile et sa vaste nef, rythmée à l'extérieur par des puissants contreforts. Cet édifice du XVIII^e siècle, à l'architecture jésuite,

remplace une église romane dédiée à Notre-Dame, devenue avec les siècles trop petite et vétuste.

L'intérieur lumineux, peint et coloré avec vigueur, cherche à diffuser le message chrétien comme le montre cette belle chaire baroque en pierre et stuc, œuvre d'un grand maître. Boiseries, grilles de fer, autels dorés et statues utilisent l'esthétique à l'appui du message divin. Une chapelle latérale abritait la confrérie des cordonniers comme le rappelle un tableau de 1634 avec les représentations de saint Crépin et saint Crespinien, nantis d'outils de travail du cuir ; en ce pays où le minéral domine, le saint patron des carriers ne pouvait être oublié : saint Simon, éreinté par son travail, montre une longue scie à pierre.

Cette église récente a longtemps souffert d'un manque d'entretien, l'eau a dégradé



Saint Crespin, Saint Simon, Saint Crespinien. Photo C. Loupias.

soubassement et peintures, la chaire a failli s'affaisser. Une active association œuvre à son entretien et réalise un travail remarquable mais cette commune de 1 800 âmes manque de moyens.

Avant de quitter le sommet du piton, la tentation est grande de pénétrer dans le château pour en admirer, à la sauvette, sa monumentale cheminée Renaissance. Peine perdue, malgré la gentillesse des hôtes, la mise en place d'une nouvelle exposition temporaire interdit toute entrée.

Les ocres de Roussillon (Vaucluse)

Nous prenons la direction de Roussillon : il ne s'agit pas de l'ancienne province mais du village le plus coloré de la région en raison de sa ressource naturelle : l'ocre.

Sur le site des anciennes carrières, un sentier a été aménagé, balisé et agrémenté de pupitres d'informations sur la géologie et la botanique. Ceux-ci expliquent la formation de ces sables ocreux, aux fonds des mers, colorés de manière aléatoire par trois pigments allant du jaune au violet. La mer se retira. L'érosion mit à jour des gisements enfouis et l'exploitation des sables façonna les reliefs de cet étonnant paysage coloré. Exploitées au XVIII^e siècle pour l'industrie des teintures, les carrières cesseront leur activité au XX^e siècle devant la concurrence des colorants artificiels. L'environnement naturel, fragile, soumis aux forces du vent et des eaux, a été aménagé pour une nouvelle forme d'exploitation : le tourisme.

Le sentier conduit d'abord par un escalier au belvédère face à des falaises, cirques et aiguilles de couleurs chaudes et vives, du jaune soufre au rouge, passant du vert au marron. Des pins aventureux s'agrippent à la verticalité des parois. Cette vision rappelle des paysages de westerns mais évoque aussi un monde totalement féérique que la palette de Cézanne n'aurait pu imaginer. Les mots, trop pauvres, ne peuvent rendre compte de cette réalité. Place aux images, observons et admirons.

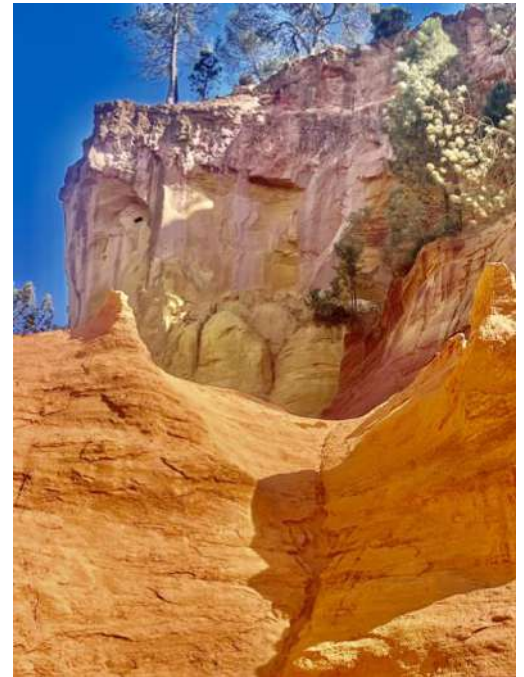


Photo C. Loupias.



Photo C. Loupias.

Par tronçons, des escaliers (350 marches en tout) remplacent le sentier trop pentu, les grains de sable pouvant provoquer des glissades et les déplacements aggraver l'érosion. Lorsque le relief s'adoucit une agréable promenade commence dans les sous-bois où s'est développée, dans cette oasis de sables acides, une végétation originale de bruyères, châtaigniers et genêts alors que les autres espèces tolérant le calcaire et la silice (thym, buis, pins sylvestres, d'Alep et chênes verts) rappellent bien que nous sommes en Provence. Nous quittons ce monde irréel pour Marseille qui nous accueille pour le repas et pour la nuit.

13 juin 2024 – MARSEILLE (Bouches-du-Rhône)

Notre-Dame de la Garde

Sur la butte, le car stationne au plus près des nombreux escaliers grim pant vers la basilique. A chaque palier, sous la belle lumière de Provence, un paysage d'une grande beauté se déploie sous nos yeux. Les blanches maisons du vieux port se découpent sur le bleu profond de la mer séparé du bleu pâle du ciel par la ligne blanche légèrement bleutée des falaises lointaines. Dans une autre direction, sur un îlot rocheux, blanc, se devine les trois tours rondes du château d'If.

Le piton calcaire de 149 m appartient d'abord à la puissante abbaye Saint-Victor dont nous apercevons tout en bas les imposantes tours carrées. Pendant des siècles, bâtiments religieux et militaires se sont partagé le promontoire. Aujourd'hui rien ne subsiste de l'ancien fort. Des escaliers nous conduisent 12 m plus haut au pied de la basilique ; de ce belvédère exceptionnel, personne ne se lasse de la vue sublime sur les alentours. Au sommet du clocher carré où alternent le blanc et le gris sombre des pierres, se dresse la statue dorée de 12 m de la Vierge présentant son Fils qui, dans un geste de bonté, bras ouverts, semble accueillir et rassurer la



Photo C. Loupias.

population. On comprend mieux ce sentiment de protection que rappelle l'appellation de la *Bonne Mère*. C'est sans doute pour cela que, dès l'entrée, les ex-voto couvrant les murs la remercient de son intercession. On y aperçoit des décorations militaires des guerres de 1870, 1914-1918 et 1939-1945 ; dans une autre chapelle, voiliers et bateaux voguant dans la tempête témoignent de la gratitude des rescapés.

Les décors de la nef, des chapelles et du chœur glorifient Notre-Dame par l'abondance des couleurs avec l'alternance des marbres rouges et blancs des colonnes et pilastres, les dorures des coupes et les 1200 m² de mosaïques polychromes aux motifs géométriques. En 1853, le bien nommé Espérandieu, architecte protestant, avait proposé les plans et la décoration de cette basilique d'inspiration néo byzantine. Cet architecte a su jouer avec les nuances et les couleurs pour que cette profusion de décors colorés se déploie en totale harmonie.

Sur ce piton, le mistral maintient une fraîcheur revigorante que nous apprécions lors du tour extérieur du monument dont les murs conservent les traces des combats du 24 août 1944 (il y aura bientôt 80 ans) où des maquisards laissèrent leur vie pour expulser les Allemands solidement implantés sur cette position dominante.

Le Petit Train

Nous quittons ce lieu emblématique de la ville pour rejoindre le Vieux Port où nous attend le *Petit Train*, peint curieusement aux couleurs mariales, bleu et blanc.

Installés sur des banquettes de bois, le *Petit Train* va nous secouer allègrement durant son parcours dans les rues du vieux Marseille. Des explications sont proposées en plusieurs langues mais la vitesse de déplacement interdit toute observation autre que superficielle. Le quartier du Panier, le plus ancien de Marseille, sera l'occasion d'évoquer la création de la ville par les Grecs. Déjà nous sommes à l'Hôtel-Dieu où fut réalisée la première opération de la cataracte sous Louis XV, il est devenu aujourd'hui un Hôtel 5 étoiles.

Après la rue Caisserie, l'église romane Saint-Laurent et les tours crénelées de l'abbaye Saint-Victor, nous reconnaissons la cathédrale de La Major dont les rayures blanches et grises l'ont fait surnommer le *Pyjama*. C'est dans cette cathédrale, la plus grande d'Europe après Rome, que furent célébrées les obsèques de l'ancien maire Jean-Claude Gaudin il y a trois semaines, le 23 mai 2024. A proximité, l'Hospice de la Charité, construit sous Louis XIV pour héberger les mendiants, fut sauvé par André Malraux ; il peut ainsi déployer ses belles façades classiques.

A proximité, la tour des Trinitaires dresse toujours ses murs usés par les siècles alors que les locaux de l'ancien évêché du XVII^e siècle abrite l'Hôtel de Police depuis 1905. Gare à ceux qui, aujourd'hui, fréquentent trop souvent l'*Évêché*, le pardon n'y est point assuré ! Par le boulevard des Dames, nous nous rapprochons du port maritime bien connu de la Joliette, face au Fort Saint-Jean et au Musée Cosquer. Au terminus, les immeubles Fernand Pouillon construits après 1949 lors de la rénovation du Vieux Port, avec des matériaux de qualité, offraient aux sinistrés de la guerre des logements spacieux de qualité face à la mer. Cette rapide balade dans le Marseille des origines nous a mis en présence d'un patrimoine intéressant digne d'être redécouvert.



Ex voto, Guerre de 1914-1918. Photo C. Loupias.

Grotte Cosquer

Le repas terminé, nous longeons les vieux murs du fort Saint-Jean ; à proximité, surgit à notre vue, le bâtiment *Cosquer Méditerranée* qui nous impressionne par son futurisme et la hardiesse de son porte-à-faux.

L'entrée de la vraie grotte découverte en 1991 par le plongeur Cosquer est fermée par une grille. Autrefois à l'air libre, elle est depuis des millénaires sous l'eau et n'est plus accessible qu'aux plongeurs munis d'autorisations. Même ceux qui appré-

cient peu les fac-similés admettent qu'ils donnent à tous la possibilité d'apprécier une reproduction fidèle et pérenne des lieux, malgré l'inéluctable destruction de la vraie par la montée des eaux.

Le volume considérable de la grotte n'a pu être reconstitué à l'échelle dans sa totalité mais la reproduction dans les moindres détails des œuvres pariétales majeures permet l'immersion dans cette période qui va de - 33 000 à - 19 000 ans. Ainsi dessins, gravures, peintures, empreintes de mains hors de portée depuis plus de 9 000 ans sont là, sous nos yeux, aussi vrais que nature.



Photo Nicolas Tucac / AFP.



Photo C. Loupias.

L'accès à cette reconstitution se fait par un ascenseur simulant un caisson de plongée ; nous avons l'impression physique d'avancer sous les vagues avant de parvenir au milieu de salles parmi stalagmites et stalactites. Munis de casques audios, nous nous installons dans des « *modules d'exploration* » à 6 places se déplaçant lentement dans un monde obscur, pivotant pour nous placer face aux peintures ou gravures signalées par le commentaire. Plus besoin de tourner la tête ou de chercher dans la voûte, le contour de l'image concernée par le commentaire s'éclaire devant nous. Ce procédé d'exploration qui n'est pas présent aux reconstitutions plus anciennes de Lascaux et de Chauvet

permet à tous, et même aux enfants, de ne manquer d'aucuns détails en s'immergeant dans les entrailles de la terre et de l'humanité.

Après la grotte, dans un grand amphithéâtre, un film de 8 minutes conte l'heureuse histoire de cette découverte, mêlant images d'archives et reproductions.

La visite se termine dans les hauteurs, dans l'immense porte à faux déjà signalé, avec la *Galerie Méditerranée*, où sont présentés en taille réelle : bisons, aurochs, mégacéros, antilopes, phoques, pingouins, bouquetins et chevaux, plus vrais que nature, nous plongeant dans la réalité de nos ancêtres qui vivaient dans un monde physique bien différent mais dont la qualité artistique et symbolique de leurs œuvres magnifiques nous étonne toujours.

MUCEM

Nous parcourons quelques pas en bord de mer et nous atteignons le MUSEM, vaste cube dont la résille noire bien connue dissimule toitures et façades tout en autorisant le passage de la belle lumière du Midi.

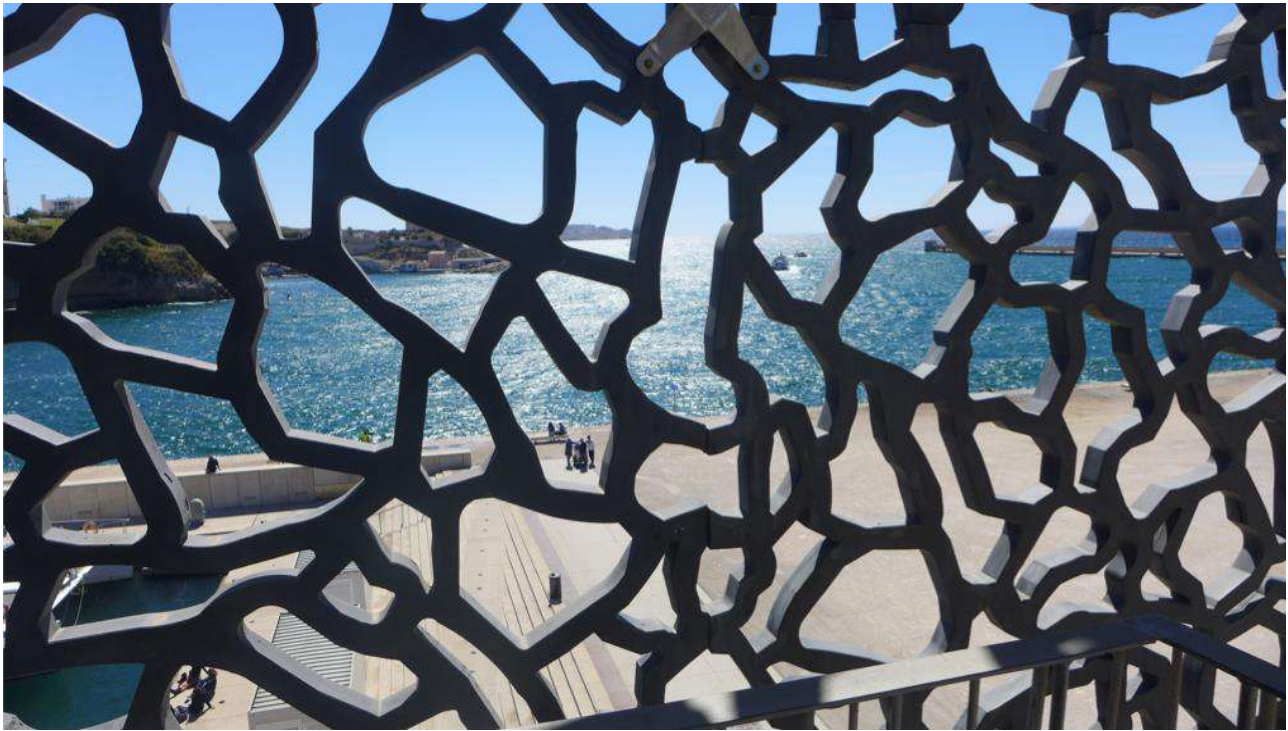


Photo C. Loupias.

Ambitieux par son projet d'envergure nationale (**M**usée des **C**ivilisations de l'**E**urope et de la **M**éditerranée), il ne pouvait qu'être marseillais – et non parisien – par son projet de recherche de l'identité du bassin méditerranéen depuis l'antiquité grecque.

L'immense musée est un labyrinthe dans lequel nous nous perdons, passant deux fois dans des mêmes salles. Une exposition temporaire au niveau 2 avec des œuvres d'artistes inconnus aura du mal à retenir notre attention malgré quelques tableaux originaux. Au sommet, au niveau 3, réservé à la terrasse et au restaurant, nous circulons entre la résille – qui n'est qu'un placage – et les murs, apercevant au loin, à travers ce réseau d'arabesques, les irisations de la surface des eaux.



Jeune fille orientale.
Photo C. Loupias.



Chanteuse mauresque – Charles Cordier (1827-1905)
Photo C. Loupias.

Au niveau 1, le noyau dur du musée en référence avec son intitulé, les canons de la beauté hellène y sont présentés à partir des œuvres majeures de l'art grec adopté par les Romains puis, à la Renaissance, par l'Occident. Ces chefs d'œuvre célèbres de la culture antique présents dans les plus grands musées du monde ne sont ici que copies de plâtre, perdant un peu de leur attrait.

L'identité méditerranéenne ne peut se figer dans un passé antique, elle doit prendre en compte des civilisations négligées jusqu'ici et rassembler sans exclure. Ainsi les savoirs traditionnels de l'Afrique du Nord : sculptures, poteries, tissages, mobilier d'inspiration berbère font partie de notre fonds culturel (voir ci-contre). Ce Musée se veut un pont reliant les cultures des diverses rives de la Méditerranée.

Les vieilles murailles du fort Saint-Jean, MH nanti de deux tours, l'une carrée, l'autre ronde, ne défendent plus la ville, elles abritent d'autres collections muséales, certaines éphémères. Pour m'y rendre, j'emprunte une passerelle qui relie les édifices

par le sommet, ce surplomb de 70 m permet une vue spectaculaire vers Notre-Dame de la Garde, vers le fort Saint-Nicolas, le port, la cathédrale et toute la ville. Le coup d'œil vers la toiture du **Mucem** est aussi spectaculaire : la résille se confond, par une illusion d'optique, avec le mouvement des vaguelettes de la mer qui la prolongent.



Photo : Expo: galerie 19 M - Mucem/Fort St-Jean.



Photo C. Loupias.

Nous quittons l'hôtel-restaurant de Marseille et son merveilleux accueil pendant 2 soirées pour prendre la direction d'Arles et s'arrêter, 4 km après la ville, à l'abbaye de Montmajour.

14 juin 2024 – L'abbaye de MONTMAJOUR (Bouches-du-Rhône)

Sur son *Mont Major*, l'abbaye expose aujourd'hui des murs intacts au milieu de ruines. Sur ses abords, les acanthes prolifèrent et disputent l'espace libre aux micocouliers. Notre guide nous réunit sur un massif calcaire creusé de cavités vides puis nous demande un effort d'imagination : cette modeste butte calcaire de 43 m était, au X^e siècle, cernée par les eaux stagnantes du Rhône. Ce lieu inhospitalier accueillait les morts car les sépultures ne devaient pas se faire dans des marécages. Une rotation avait lieu par manque de place : tous les trois ans les restes étaient évacués. Les tombes, rectangulaires ou anthropomorphiques, mais sans leurs couvercles datent des XI^e et XII^e siècles ; beaucoup d'autres n'ont pas été retrouvées dont celles encore sous la route.



Nécropole rupestre XI^e-XIV^e siècle. Photo C. Loupias.

Sur cet îlot, des ermites se consacraient au culte des morts, une communauté de moines bénédictins prit leur suite, bénéficiant de la donation d'une pieuse aristocrate en 950. A l'abbaye-mère que nous verrons à la fin de la visite, dédiée à saint-Pierre, succédera la grandiose abbatiale Sainte-Marie. La communauté, bénéficiaire d'importantes donations comme le montrent les enfeus des comtes de Provence, se développa rapidement.

Une vénérable relique de la Sainte-Croix va doper les reve-

nus avec la multitude de pèlerins perturbant la vie monacale au point qu'au XII^e siècle sera édifiée, hors clôture, la chapelle Sainte-Croix. A son apogée, le temporel et le spirituel de l'abbaye la mirent à la tête de 56 prieurés. Cette richesse attisant les convoitises, il faut prévenir les pillages des Routiers comme l'illustre la construction de la belle tour de Pons de l'Orme. Guerres, disputes pour les reliques, mise en commende entraîneront la décadence. Pour lutter contre les dérives, la congrégation Saint-Maur impose le retour à la rigueur de la règle et construit des bâtiments surdimensionnés pour 30 moines. Il faut bien marquer sa puissance et sa légitimité contestées par certains moines déjà en place. Puis les épreuves de la Révolution, la vente des biens nationaux en 1791, l'achat par une personne insolvable qui n'aura d'autres ressources que de tout dilapider vont occasionner toutes les destructions visibles aujourd'hui, en particulier dans la partie mauriste. En 1793, nouvelle vente mais l'absence de coordination de 26 copropriétaires permet de sauvegarder ce qui subsiste.

La crypte Saint-Benoît (XII^e siècle)

En partie troglodyte, elle doit permettre de corriger la déclivité du rocher pour asseoir solidement l'abbatiale mais elle assure aussi le rôle d'église basse avec son autel sous rotonde et ses chapelles rayonnantes. Nous

sommes émerveillés par la perfection de taille de la belle pierre blanche de Fontvieille et par l'extrême qualité de la construction héritée des Romains. 70 marques de tâcherons incisées avec précision et élégance, bien mises en évidence, constituent un véritable décor.

L'abbatiale (XII^e siècle)

Nous accédons à l'abbatiale par un long couloir voûté muni d'une rampe.

La majestueuse ampleur de sa nef unique voûtée en berceau d'une hauteur de 16 m et de 14 m de largeur, prévue avec 5 travées (seulement deux seront réalisées) témoigne de la ferveur monastique et de son rayonnement spirituel à son apogée. L'abside semi-circulaire voûtée en cul de four (vers 1150) s'éclaire par trois fenêtres décalées vers le sud. On retrouve toujours l'extrême qualité de l'appareillage et la sobre élégance des parements, les maçons s'étant inspirés des constructions antiques arlésiennes. Le croisillon sud et la nef, (vers 1180) gothiques, conservent le dépouillement roman, seuls les chapiteaux ont quelques décors. Au XV^e siècle, deux chapelles seront édifiées côté nord avec la présence d'enfeus.

Le dépouillement actuel fait oublier l'abondance et la richesse du mobilier apparu dans un inventaire général. Portes de cuivre doré, candélabre, chandeliers, crédence en marbre, lutrin, autels de marbre, etc. Tout a disparu !

Le cloître

Inscrit contre le flanc sud de la nef et un croisillon du transept, le cloître – un des plus beaux de Provence – entoure une cour presque carrée pourvue d'une citerne. Sa construction a pris 40 ans environ, la galerie la plus ancienne longe la nef, la galerie méridionale, la plus récente, conserve la structure romane mais sa décoration est gothique. Des restaurations tardives au XIX^e siècle concernent quelques colonnes et chapiteaux.

Les galeries, de grande largeur, voûtées en berceau, sont rythmées par de forts piliers ornés de personnages bibliques. Entre ces piles, trois travées composées chacune de trois arcs segmentaires enveloppant – selon la taille de la galerie – trois ou quatre arcatures en plein cintre retombant sur des colonnettes géminées. La décoration foisonne sur les chapiteaux aux thèmes divers : feuilles d'acanthé, personnages bibliques ou tête de monstres. L'imagination se déploie sur les 31 consoles recevant les arcs doubleaux de la voûte. On peut y reconnaître la Tarasque, Tantale, et un bestiaire étonnant paré des péchés humains : boucs, dromadaires, reptiles, chimères, ours et même un éléphant peu ressemblant. Le message chrétien est partout, n'oublions pas qu'au Moyen Âge, toute représentation doit être esthétique et didactique.



Monastère mauriste XVIII^e. Photo C. Loupias.

Les mauristes conduiront cette reprise en mains : les moines récalcitrants seront indemnisés et partiront. Un nouvel ensemble architectural s'impose. Son architecture classique, sa taille imposante et grandiose lui vaudra l'appellation de *palais*. C'est d'ailleurs l'opulence des bâtiments, inconvenante pour des moines qui font vœu de pauvreté, qui éteindra les scrupules de la propriétaire et vendra ces bâtiments neufs aux démolisseurs. Deux ans après, un nouvel acheteur revendra l'ensemble à plus de 20 copropriétaires et le saccage s'arrêta ; mais le mal était fait. Aujourd'hui ce palais ne se visite pas, seule l'observation des vestiges est possible. La partie occidentale est réduite



Tour Pons de l'Orme XIV^e.
Photo C. Loupias.

La tour de Pons de l'Orme

Cette tour carrée de grand volume édifée après 1370 protégeait la communauté des agissements des Routiers. Elle ne fut jamais attaquée, sauf par la foudre et par un carrier. Un protecteur s'en porta acquéreur, nous lui devons de pouvoir admirer sa construction en bossage d'une grande qualité.

Monastère mauriste

La communauté affaiblie matériellement et spirituellement par la mise en commende est à la recherche d'un renouveau. Les Mau-

aux fondations et aux restes de murs alors que la partie orientale a conservé 3 façades et 5 niveaux partiels, des 28 fenêtres de la façade sud, seules 4 subsistent. Le projet était grandiose mais tout ne fut pas réalisé. La vie des moines se déroulait dans les 5 étages et les 8 000 m² de surface : cellier, boulangerie, four, lavabos, réfectoire, salons, cellules des moines profès, des autres moines, oratoires, etc. Ce vaste palais inspiré de l'architecture civile abritait un riche ameublement et une collection précieuse de manuscrits. L'extrême qualité de la maçonnerie d'un bâtiment quasiment neuf fut une aubaine pour les carriers arlésiens.

Chapelle Saint-Pierre

Notre visite se termine par le plus ancien édifice construit sur cet îlot, signalé dans le rempart, par une vieille statue de saint-Pierre. Un escalier raide de 46 marches descend vers une grotte aménagée par les ermites. Pourquoi construire sous le rocher alors que l'entier sommet était alors disponible ? Par humilité mais aussi par manque de moyens. La petite église troglodytique primitive a été complétée par un apprentis à l'air libre, cette modeste construction est néanmoins complète avec nef, travée de chœur et abside, le tout voûté en berceau. Douze chapiteaux, ornés d'acanthes, de palmettes, entrelacs ou figures géométriques reposent sur des colonnes de réemploi, souvent antiques. On perçoit l'ancienneté des murs par l'état de la pierre et la maladresse de la construction. Les historiens parlent d'art carolingien remontant ici entre 1030 et 1050.

Un étroit passage conduit à une cavité dans la roche, interprétée comme une cellule monastique.

Cet émouvant témoignage de l'humilité des débuts comparé à l'opulence du palais mauriste témoigne de la grande aventure spirituelle et temporelle des lieux sur 8 siècles.

Après l'agréable déjeuner sur une péniche installée sur le Rhône, nous quittons la Provence pour le Languedoc, direction Montpellier pour une dernière visite, celle du château de Castries, à quelques km au nord-ouest de la capitale languedocienne.



Ermitage troglodyte Saint-Pierre. (XI^e) Chapiteaux au décor antique et carolingien. Photo C. Loupias.

Château de CASTRIES, *Petit Versailles du Languedoc* (Hérault)

Il fait gris et la pluie menace lorsque nous passons sous une des arches d'un aqueduc qui traverse Castries, nous ignorons son rôle. Après avoir longé l'église néo-gothique de *l'Invention (des reliques) de Saint-Étienne*, nous apparaît l'ancienne église romane du XII^e siècle dont ne subsiste qu'un mur ayant conservé trois piliers avec leurs chapiteaux.

Un peu plus loin, voici la cour d'honneur du château limitée par deux ailes en équerre du plus bel effet, en belles pierres ocre clair ; un troisième mur avec porte et fenêtres obturées s'arrête au premier étage. Sans doute une aile prévue et non aboutie qui aurait donné à l'ensemble la forme d'un U enserrant la cour. Trois pavillons carrés couverts de tuiles vernissées délimitent les corps de logis.



Aqueduc. Photo C. Loupias.

Castries doit son nom à un ancien castrum romain situé sur la voie domitienne. Un premier château est mentionné au XI^e siècle, rasé puis reconstruit en 1520, ses murailles seront démolies et ses fossés comblés en 1622 à la demande du duc de Rohan.

René-Gaspard de la Croix voit ses qualités militaires reconnues par Louis XIV qui le récompense avec pensions et titres. En 1645, il obtient l'érection de la baronnie en marquisat et devient le premier marquis de Castries. Il porte alors un des patronymes le plus prestigieux : René-Gaspard de la Croix de Castries. La rénovation du *Petit Versailles du Languedoc* commence en 1645. En 1660, ne se refusant rien, il sollicite le

plus grand architecte pour ses nouveaux jardins : Le Nôtre. Celui-ci exige des jeux d'eau. Qu'à cela ne tienne, en 1670, René-Gaspard fait appel à Pierre-Paul Riquet, qui, en 6 ans, fera construire le plus grand aqueduc privé sur presque 7 km dont une partie sur arcades. Le seigneur, pourtant attentif à son peuple, ne partagera jamais ses eaux avec les Castriotes, le château en sera le seul bénéficiaire. René-Gaspard accumule les titres et les revenus. En 1668, il devint lieutenant-général du Languedoc.

Son homonyme académicien, René-Gaspard de La Croix de Castries vendit, en 1966, le château à l'Académie française qui le céda en 2013 à la commune de Castries pour 2,7 millions d'euros. D'importants travaux commencèrent pour rénover l'intérieur puis le meubler.

Le parc

De la terrasse du château, 12 hectares de parc, 15 hectares avec le château, se déploient sous nos yeux. Au premier niveau, un bassin circulaire au centre de pelouses géométriques et d'allées rectilignes cantonnées de topiaires ; au second niveau, un autre bassin circulaire avec jet d'eau d'où partent des sentiers en étoile, bordés d'arbres centenaires. Les buis ont disparu avec la pyrale.

Aujourd'hui l'eau de la source intarissable n'arrive plus au jardin par l'aqueduc, la végétation en dégrade son sommet mais des restaurations sont en cours.



Photo C. Loupias.



Photo C. Loupias.

Le château

Le château totalement rénové est tout pimpant, d'autant que les derniers de la Croix de Castries y ont laissé leur mobilier, se contentant de l'hôtel de Castries parisien et de l'hôtel de Castries de Montpellier.

Sur la façade nord, se déploie la cuisine aux cuivres rutilants, on remarque les moules à gâteaux de grandes tailles aux formes élaborées occupant toute une étagère. D'immenses cuisinières servent de support à des pots de graisse ou de casseroles de cuivre. Une grande table à six pieds entretoisés dotée d'une épaisse plaque de marbre rouge veiné de blanc occupe le centre.

Selon les habitudes du XVII^e siècle, absence de couloir, nous progressons dans une enfilade de pièces débouchant les unes dans les autres. Un majestueux escalier blanc avec une rampe de pierre à balustres sous un plafond à caissons sculptés permet l'accès à l'étage ; des tapisseries aux scènes champêtres où jouent des angelots se déploient sur les murs de la cage d'escalier.

Aucune intervention n'a eu lieu depuis le départ du dernier baron dans cette salle à manger : une grande table à la nappe immaculée, entourée de chaises de cuir, supporte une multitude de verres, carafes et pièces d'étain, avec des assiettes aux armoiries familiales. Le repas avait lieu sous le regard des ancêtres illustres présents sur les murs.

Après un petit salon aux lambris bleutés garnis de tableaux, meublé d'un bureau à cylindre, commode et guéridon avec vases et horloges, nous pénétrons dans une immense salle de 30 m de long, 10 m de large et 8 m de hauteur, au carrelage blanc et murs ocre. Ici tout est démesuré, c'était la salle de réunion des *États du Languedoc*. Un monumental poêle à faïence doré avec des motifs blancs devait cependant avoir du mal à chauffer cette pièce aux nombreuses fenêtres, il était allumé une semaine avant chaque réunion. De nombreux tableaux ornent les murs, ils rendent hommage aux grands personnages de la lignée. Citons-en quelques-uns : a) René-Gaspard de la Croix de Castries, en chef de guerre, avec perruque et cuirasse, posant sa main sur un plan lors d'une bataille ; b) Joseph-François de la Croix, marquis de Castries, lieutenant-général du

Languedoc ; c) Charles-Eugène Gabriel de la Croix de Castries, maréchal de France, secrétaire d'État à la Marine ; d) Patrice Mac Mahon, dont la mère était Elisabeth de la Croix de Castries.

La bibliothèque occupait une pièce sous plafond de 13 m de haut, son contenu fut légué à l'Académie Française. Après divers salons meublés Louis-Philippe et Napoléon III, voici une enfilade de plusieurs chambres avec une vue magnifique sur le Ventoux, le Canigou, le Mont Saint-Clair, etc.

La visite se termine dans la cour d'honneur bordée de beaux vases d'Anduze où poussent des agrumes.

Petit Versailles du Languedoc. Si les deux ailes du château ont belle allure, nous ne savons rien du parc et



Photo C. Loupias.



Photo C. Loupias.

pour se remémorer les meilleurs moments du séjour et remercier chaleureusement l'infatigable Geneviève Moles, toujours engagée au service du patrimoine, pour nous avoir permis de revoir avec plaisir quelques lieux déjà connus et d'avoir proposé de belles découvertes aux thèmes variés, en Provence et Languedoc, dont chacun a pu faire son miel.

des jardins d'alors, nous rappelleraient-ils Versailles ? Cet aqueduc monumental sur de hautes arcades pour deux petits bassins paraît bien disproportionné, les de la Croix de Castries avaient ainsi *leur machine de Marly*. Le siècle de Louis XIV, le *Grand siècle* selon l'appellation de Voltaire, faisait, pour les arts, un roi équivalent à Périclès, Auguste ou aux Médicis et constituait un modèle dont s'inspiraient les courtisans fortunés. On avait constaté ce même désir au *Petit Versailles du Gévaudan* avec César de Grolée.

Notre guide dont nous avons apprécié les compétences et le sens du contact - il en fut de même des précédents tout au long des visites – nous raccompagna à notre car, projetant un voyage en Aveyron.

Il reste maintenant une longue route pour rejoindre Rodez puis Villefranche, ce trajet sera mis à profit

Claude LOUPIAS (SAVBR)

VISITE – ÉGLISE ROMANE DE CANAC ET CAMPAGNAC

Le jeudi 4 juillet



En cette fraîche matinée de Juillet, 45 de nos téméraires adhérents découvrent le hameau de Canac, à l'écart de Campagnac doté d'un patrimoine religieux remarquable. Un accueil réconfortant nous est proposé par le Président Renaud Joye et les membres de l'association « Vivre à Campagnac » qui a prévu de nous faire découvrir son riche patrimoine.

La journée débute par la présentation de l'église et du cimetière attenant qui a fait l'objet d'importantes restaurations. Vous trouverez dans la suite de l'article les notes reproduites avec son autorisation de Louis Causse alors architecte des Bâtiments de France.

Nous reprenons les voitures direction Campagnac pour une visite de l'église en cours de restauration (tympan au-dessus de l'entrée principale). L'édifice s'inscrit dans la vie de la paroisse ainsi que la croix de mission (1826) toute proche sur la place des mesures à grain. Monsieur le maire Jean-Michel Ladet et le personnel municipal : nous attendent et nous félicitent pour notre attachement au Patrimoine et particulièrement à celui de leur commune dont nous commençons à mesurer la richesse. Après un moment de convivialité autour d'une spécialité qui en fit le renom « la Fouace » nous partons pour un autre moment de partage.

Autre Patrimoine, la gastronomie que nous apprécions à l'auberge de la gare avant de reprendre « sérieusement » l'étude de l'histoire et du patrimoine naturel, bâti et artistique du lieu, accompagnés de nos guides locaux Renaud Joye et Pierre-Marie Blanquet. La visite se termine à la maison du peintre Casimir Serpantié guidée par Madame Caroline Lafon « sa descendante »



Une simple corniche reçoit le doublis des lauzes calcaires du couvert. (II) L'absidiole du midi, a quasi disparu pour faire place, à l'époque gothique, à une chapelle plus tard convertie en sacristie. Le clocher (Figure II-4) domine l'ensemble du chevet de sa tour, portée par le carré de l'avant-choeur. Percé sur trois de ses faces d'une double arcature romane surmontée d'un oculus ovoïde, il contient la chambre des cloches montées sur un beffroi charpenté. Sans doute un peu moins haut dans son état primitif, et couvert de lauzes calcaires, le clocher dut être rebâti, sans reprise depuis la base, à la fin du XVI^e siècle.

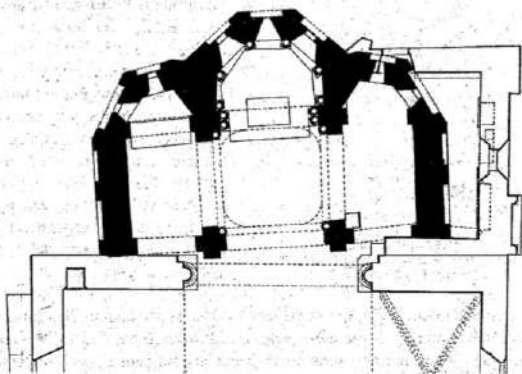


FIG II 6 - RESTITUTION DU CHEVET AU XI^e SIÈCLE

Un croquis perspectif (Figure II-5) va nous aider à lire les éléments de composition du volume et de son décor intérieur : le fond d'abside est un pentagone irrégulier (Figure II-6). Le raccord des faces est orné de longues colonnes portant de simples chapiteaux sans ornement. Leurs corbeilles reçoivent une série d'arcatures d'ouverture variable, compte tenu de l'irrégularité des faces. Ces arcs sont outrepassés. Par un jeu de triangles concaves, s'amorce, au dessus une corniche curviligne qui reçoit la voûte en cul de four. Sur une assise en moellons de calcaire simplement équarris, le cul de four se termine dans sa calotte supérieure par une douzaine de rangs de pierre archaïquement assemblés autour d'un axe médian. L'arc d'ouverture entre chœur et avant-choeur est également outrepassé. Il est porté par de fines colonnes jumelées adossées (Figure II-7) à un pilastre légèrement saillant. Les chapiteaux cubiques qu'elles portent sont creusés de sortes de grandes "larmes" qui ornent aussi les triangles concaves du chœur. "L'avant-choeur" a été parfois assimilé à une "croisée de transept". Ici, cependant, le terme convient mal car les voûtes des absidioles sont longitudinales, c'est à dire parallèles à l'axe du chœur, et non orthogona-

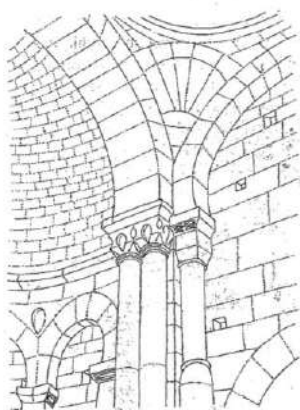


FIG II 7 - ARC D'OUVERTURE
SUPPORTÉ PAR LES COLONNES JUMELÉES
ET TROMPE EN PIED DE COUPOLE

les. Cependant, son plan est carré. Il s'ouvre, côté absidioles, par de grands arcs outrepassés. Chaque angle intérieur est cantonné de colonnes adossées aux grosses piles cruciformes qui supportent la coupole et le clocher. Ces colonnes, plus fines que celles jumelées qui marquaient l'entrée de l'abside, sont, en fait, constituées chacune, de deux colonnes aboutées par une astragale cylindrique qu'une observation trop rapide pourrait faire assimiler à un renflement décoratif. Depuis ces chapiteaux cubiques se tendent les arcs formerets d'où partent, en diagonale, les trompes qui rachètent les angles curvilignes du carré, au dessus duquel s'élève la coupole, contenue dans l'enveloppe du clocher.

L'arcade occidentale, qui ouvre sur la nef, est plus basse. Il semble que l'on ait interrompu ici la première phase de construction de l'église. Elle porte les marques nettes de réservation de madriers laissant penser que l'on dut temporairement fermer l'édifice avec une palissade de bois. Mais revenons quelques instants sur les chapiteaux situés au bas des trompes. (I) Trois d'entre eux figurent en très léger bas relief un décor : à l'angle sud-est, il s'agit d'un entrelacement de deux étoiles de David (Figure II-8). A l'angle sud-ouest, on lit sur une sorte de cartouche, le nom de Radulf abrégé de Radulfus (Figure II-9). (II)

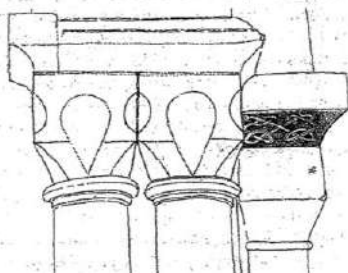


FIG II 8 - CHAPITEAU
EN BAS DES TROMPES

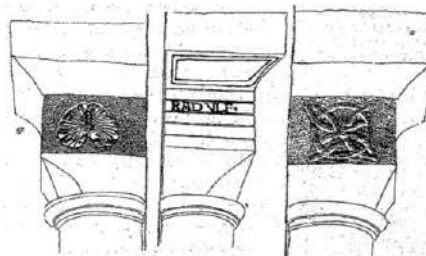


FIG II 9
CARTOUCHE - RADULF
ABRÉGÉ DE RADULFUS

A l'angle nord-ouest, sur une face se lit le motif d'un revers de feuillage, l'autre face figure un motif de croix en entrelacs, souvent employé sur les croix antéfixes (Conques en possède une sur sa façade occidentale).

La nef du XII^e siècle

En quittant le chœur de Canac pour la nef, nous changeons manifestement d'époque, de style, de géométrie, d'échelle et d'axe de construction. Certains auteurs ont songé que les bâtisseurs de la nef avaient envisagé de reconstruire la partie initiale, ce qui expliquerait le raccord maladroit entre les deux édifices. Cette deuxième partie d'édifice paraît avoir été construite d'ouest en est, en commençant par le mur occidental (Figure II-10). Selon les dispositions qui

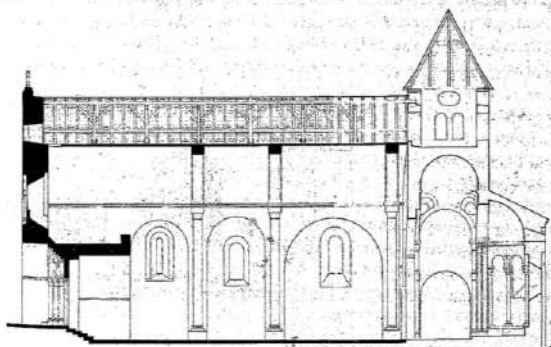
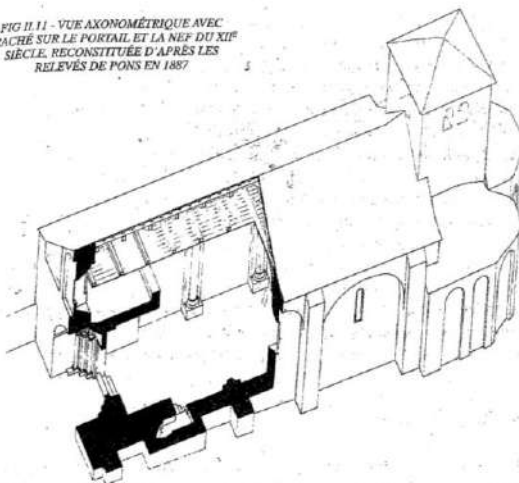


FIG II 10 - COUPE LONGITUDINALE ACTUELLE DE L'ÉGLISE

FIG II 11 - VUE AXONOMÉTRIQUE AVEC
ARACHÉ SUR LE PORTAIL ET LA NEF DU XII^e
SIÈCLE, RECONSTITUÉE D'APRÈS LES
RELEVÉS DE PONS EN 1887



subsistaient en 1887 (Figure II-11), et qu'a relevées l'architecte Henri Pons, la façade occidentale (Figure II-12) était composée d'un porche enfoncé dans le massif et décoré de voussures portées par des chapiteaux de grès rouge⁷³. Le tympan aujourd'hui exempt de décor, est encadré d'une triple voussure romane. Au-dessus du porche, trois arcs plein cintre s'ouvrent avec une même ouverture, mais décalés en hauteur



FIG II 12 - ESSAI DE RESTITUTION
DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

⁷³ Archives départementales - Série O - Bâtiments communaux.

(Figure II-13). Celui d'axe, plus haut, comportait une étroite meurtrière ; il n'a subi que de faibles transformations. Les arcs latéraux contenaient chacun un décor de colonnettes avec bases et chapiteaux aujourd'hui disparus. Ce massif occidental assait une large tribune voûtée qui constitue au-dessous, une sorte de narthex. Dans la forte épaisseur de la paroi nord, est ménagée une tour dont l'escalier dessert la tribune, et au-delà, l'accès au clocher. Trois travées poursuivent la nef, vers le levant ; les deux premières ont une largeur égale, d'environ 12 pieds ; la première, au sud, est seule à avoir conservé une baie dans ses dimensions originales, les autres ayant été élargies au XIX^e siècle. Le rythme est marqué par des pilastres décorés de demi-colonnes engagées recevant les arcs doubleaux. Une seule colonne a conservé son chapiteau d'origine. Les autres sont de simples épannelages mis en place par Henri Pons en 1887 en même temps que la voûte (en brique) qui ne doit pas faire illusion...

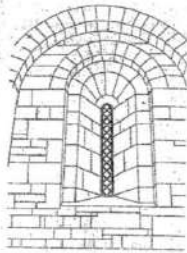


FIG II-13
BAIE ROMANE DE LA NEF

La voûte de la nef s'était-elle effondrée ? L'a-t-on détruite lors des guerres de religion ? La question reste sans réponse. La verticalité des murs et leur solidité nous fait douter d'un accident. Peut-être simplement, n'est-on jamais allé au bout de la réalisation, et a-t-on posé directement sur les murs de nef charpente et couverture.

La dernière travée, vers la nef, deux fois plus large que les précédentes, est de plan carré et assure le raccord maladroit avec l'édifice du XI^e siècle. Elle paraît conçue pour devenir bras de transept. Des arcs formerets sont prévus dès l'origine pour en permettre l'ouverture. Cette ouverture s'opérera au XIII^e siècle, pour le bras nord ; c'est sans doute ce qui explique l'important remblais de terre transporté à quelques 25 mètres de là dans la nécropole voisine.

Avant d'achever la description de cette phase de travaux du XII^e siècle, revenons un instant sur les éléments de décors subsistant : les chapiteaux du portail que le professeur J. Bousquet a pu rapprocher de ceux de l'église d'Aurelle-Verlac, sont de deux types : sur le premier on voit, sur l'angle, une palme d'où s'extraient deux tiges entrelacées formant losange, qui s'enroulent ensuite en forme de coeur, à l'intérieur duquel s'épanouit une autre palme. Quant aux chapiteaux voisins, plus frustes, ils sont constitués de simples feuilles à bec

⁷⁴ Bousquet, 1973

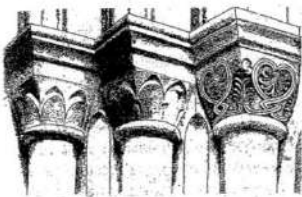


FIG II-14 - CHAPITEAU À FEUILLES À BEC
DESSINÉES EN RÉSERVE DANS LE BLOC.

peu prononcées, "dessinées en réserve dans le bloc"⁷⁴ (Figure II-14). Le seul chapiteau intérieur décoré subsistant dans la nef, est "fait de cantons tirés d'un motif de coeur". En bas, pour former la collerette, on répète les feuilles triangulaires d'angle et les cercles noués dont les tiges montent verticalement en devenant des rubans perlés, pour dessiner des arcades. Sur les volutes et le dé, la grosse palmette supérieure se gonfle pour imiter la coquille d'une conque.

Deux autres éléments (mobiliers) de l'époque romane sont également à observer. (i) Une table d'autel longtemps reléguée dans l'absidiole nord et devenue table de l'autel majeur : la pierre en calcaire local de 80 x 125 cm présente un léger évidement central encadré de deux liserés. Sur la bordure est gravée une inscription dont on voit ici le trait. Selon l'interprétation de L. Lempereur (1920) il s'agirait de l'abréviation de l'inscription suivante :

VIII:K(A)L(EN DAS)APRILIS
D(EDICATIO)CUIUS ALTARIS

VIII:K(A)PRÆ
D(EDICATIO)CUIUS ALTARIS

FIG II-15 -
INSCRIPTION DE
DÉDICACE DE
L'AUTEL.

qui correspond à la dédicace de l'autel (Figure II-15). (II) Une autre pierre, aujourd'hui scellée sous la baie de la chapelle nord, est un bloc de grès rouge, d'environ 155 cm par 40 cm et 12 cm d'épaisseur, brisé en trois éléments. Elle représente une série de trois arcatures. Le sculpteur a représenté une croix grecque dans chaque arc, ainsi que le soleil, une étoile, la lune et l'inscription REGINA CELL, avec au dessus, les lettres : S I O a E. L'interprétation la plus communément admise est une invocation à la Vierge, reine du ciel, couronnée d'étoiles et la lune sous ses pieds suivant le texte du chapitre 12 de l'Apocalypse de Saint-Jean⁷⁵ (Figure II-15bis).



FIG II-15bis

⁷⁵ Lempereur, 1922

Adjonctions et transformations tardives - derniers travaux

Comme nous l'avons vu, dès le XIII^e siècle une chapelle formant retour de transept (avec voûte transversale) fut percée dans la dernière travée orientale de la nef. Cette chapelle sans ornement fut percée d'une large fenêtre au XIX^e siècle. En vis à vis de cette chapelle, fut créée, sans doute au XVI^e siècle, une chapelle sur croisée d'ogive armoriée, qui reçoit une fondation de la famille Jory. Cette chapelle est particulièrement remarquable par la présence dans la voûte de poteries acoustiques. Peu de temps après, on dut abattre l'absidiole sud pour la remplacer par une chapelle assez vaste ornée intérieurement de niches gothiques. Cette absidiole fera office de sacristie dès le XIX^e siècle. Au moment des guerres de religion, la tradition rapporte que des troupes calvinistes se seraient acharnées sur Canac après s'être heurtées aux défenses de Campagnac. Ce pourrait être l'explication de la disparition des voûtes de nef. Au XIX^e siècle, la nef était encore couverte au niveau des chapiteaux d'une lourde charpente supportant une couverture de lauzes calcaires cachée par un lambris servant de plafond. Des XVII^e et XVIII^e siècles ne subsistent que quelques épaves de mobilier. La Révolution marque une période d'abandon. L'entretien des couvertures n'est plus assuré régulièrement. Le conseil de fabrique et le curé réclameront des mesures urgentes de sauvegarde et de restauration. En 1888 (Figure II-16) l'état des couvertures de la nef est tel qu'on craint pour la sécurité des fidèles. L'architecte Henri Pons étudie un projet de restauration comprenant (I) la "restitution" de la façade occidentale, (II) la dépose des charpentes et couvertures de la nef, (III) le rétablissement des chapiteaux et arcs doubleaux de la nef, (IV) l'exhaussement des murs gouttereaux permettant la création de la voûte en brique, (v) la création d'une nouvelle charpente avec couverture en ardoise sur comble⁷⁶. A ce programme, s'ajoute une restauration intérieure comprenant la création de nouvelles ouvertures, l'élargissement de la plupart des baies existantes... Vers 1922, d'autres travaux seront entrepris : plâtrerie et autel de marbre dans le chœur, chemisages en brique, fermeture de la sacristie et du narthex, nivellement des sols et cimentage⁷⁷. L'humidité du site

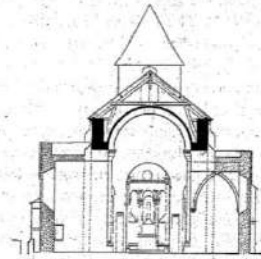


FIG II-16 - COUPE TRANSVERSALE DE LA NEF
APRÈS RECONSTITUTION DE LA VOÛTE

⁷⁶ Archives départementales - Série O - Campagnac, Bâtiments communaux - Campagne Pons architecte.

⁷⁷ Archives départementales - Série O - Campagnac, Bâtiments communaux - Campagne Boyer architecte.

et le béton des sols ayant entraîné une forte dégradation des parements, des scouts piochent les murs de l'édifice dans les années 70... Avec l'aide conjointe de la commune, du département et de l'Etat (service des Bâtiments de France), des travaux sont entrepris à partir de 1987. Les parements sont restaurés, les dallages rétablis en leur niveau originel et les diverses adjonctions supprimées⁷⁸ (Figure II-17).

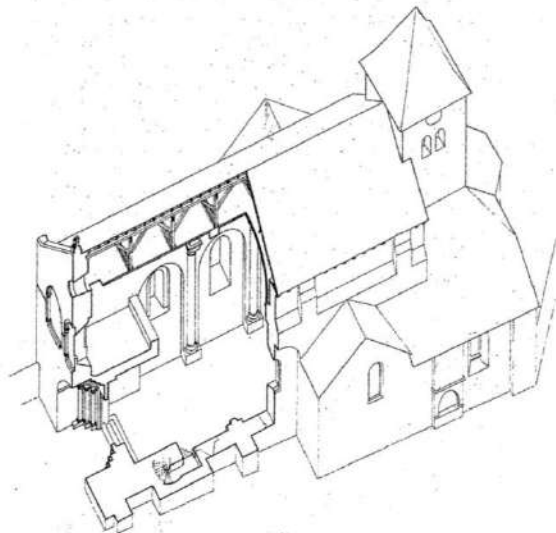


FIG II-17 - COUPE AXONOMÉTRIQUE DE L'ÉGLISE DE CANAC AUJOURD'HUI

⁷⁸ Archives et dossiers Bâtiments de France - Dossier travaux.

ÉGLISE ROMANE DE CANAC

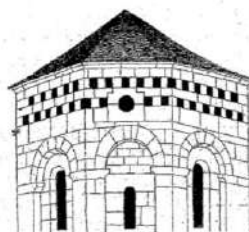


FIG II 3 - L'ABSIDE ET SON DÉCOR

tombent sur des pilastres de section pentagonale ; nous retrouvons là une disposition utilisée au chevet de Notre Dame de l'Espinasse à Millau, et reprise au Rozier, à Mostuéjols et Liancous, au Pinet, à Verrières, à Castelnau-Pégayrols... trois fenêtres, une par face, reçoivent les premières lueurs du jour pour l'office des laudes, mais seule la fenêtre d'axe a gardé ses dimensions d'origine.

La face axiale de l'abside est également éclairée par un oculus de forme assez primitive, percée dans deux dalles posées de chant dont on observera la stéréotomie curieuse. De part et d'autre de ce "jour", court une première frise constituée d'une alternance de vides et de pleins, formant avec le rang supérieur, une sorte d'échiquier couronné par une corniche. Ce dispositif décoratif très simple que l'on retrouve à l'église Saint-Pierre de Mostuéjols, avive le jeu des ombres et lumières pour former, vu de loin, un motif de "dent d'engrenage". La couverture calcaire est faite de lauzes grossièrement équarries, posées à même l'extrados de la voûte ; bien que plusieurs fois restaurée, elle nous restitue parfaitement les dispositions d'origine. Les absidioles nord et sud encadraient primitivement l'abside de leurs volumes symétriques. (I) L'absidiole septentrionale, seule subsistante est de plan polygonal. Les trois murs visibles s'ornent d'arcatures simples et peu profondes ; seule celle située à l'axe du levant est éclairée d'une petite baie.

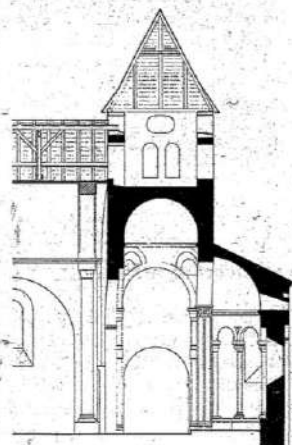


FIG II 4 - COUPE ACTUELLE DU CHŒUR DE L'ÉGLISE

L'ÉGLISE

L' Causse

L'église de Canac dresse en bout de hameau un chevet puissant dominé d'un clocher à tour carrée. Matrice de la paroisse avec privilège de baptistère et de cimetière, Canac a la prépondérance sur Campagnac jusqu'au XVI^e siècle, ce qui explique l'ampleur de l'édifice. Sans autre document que la lecture des pierres et quelques parentés de style, la simple observation de plan (Figure II-2) nous permet actuellement de déchiffrer trois grandes étapes de construction : (I) chevet-chœur-absidiole et clocher occupant la partie orientale ; (II) nef et narthex occupant la partie occidentale ; (III) bas côté, formant chapelles et autres adjonctions.

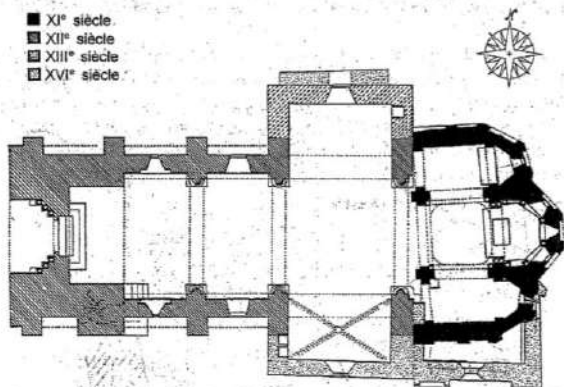


FIG II 2 - ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE

La construction primitive

La première campagne de travaux concerne l'abside (Figure II-3) et le chœur, l'avant chœur et sa coupole, ainsi que les absidioles nord et sud. L'ensemble, nettement différencié de la nef, réunit divers indices qui s'apparentent à l'architecture et au décor du XI^e siècle. Extérieurement, l'abside paraît composée de trois faces formant saillie, et de retours à peine perceptibles, situés dans l'alignement de la nef, contre lesquels se blottissent les absidioles. Ces trois faces sont renforcées de massives arcatures dont les arcs plein cintres re-

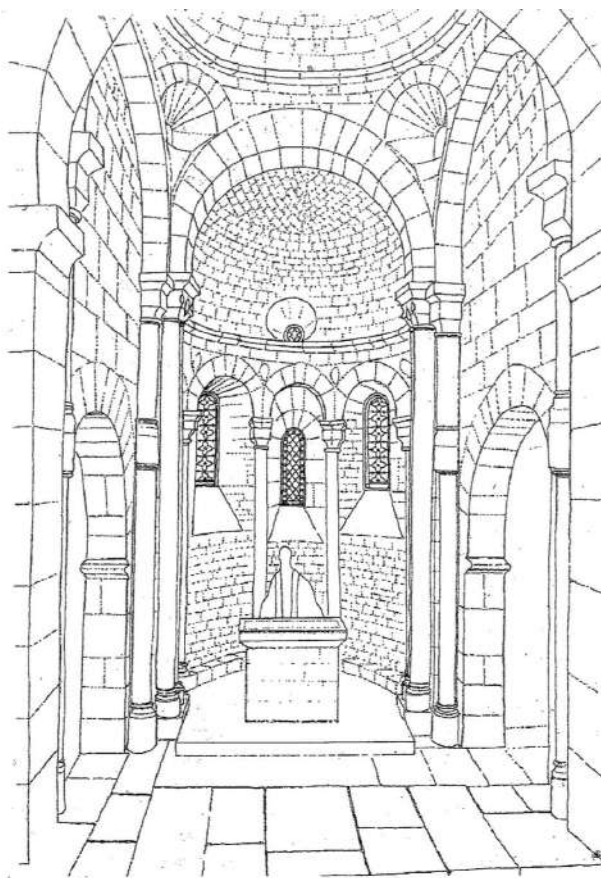


FIG II 5 - VUE D'ENSEMBLE DU CHŒUR AUJOURD'HUI

CAMPAGNAC

Si à votre tour vous décidez de venir visiter Campagnac, sachez que l'association a documenté les tables signalétiques qui vous permettent de découvrir le patrimoine en toute autonomie. Ces plaques ont été réalisées par la commune avec l'aide du département de la communauté de communes.

Pour notre part nous bénéficions de l'accompagnement de nos deux guides (suscités) nous permettant d'en découvrir l'essentiel. Nous reproduisons ci-après les textes avec autorisation des auteurs de l'association « Vivre à Campagnac »

L'Eglise Sainte-Foy

L'église, dédiée à sainte Foy, est édifiée de 1895 à 1899 sur les **plans d'Henry Pons (1849-1909), architecte départemental de l'Aveyron**, bâtisseur de l'église du Sacré-Cœur à Rodez. Elle est construite en calcaire des Clapouses, près de Canac, dans le style éclectique à dominante néo-gothique à la mode à l'époque. Ses abords sont dégagés par la démolition du presbytère en 1935 (remplacé par un jardin public), puis de la maison attenante.

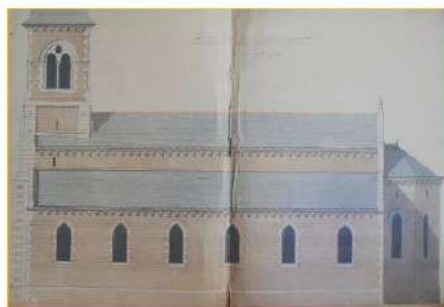
Les **joints en relief** sont caractéristiques de cet architecte. Le **tympan (1900)** est l'œuvre de **Casimir Serpantié (1855-1949)**, peintre et sculpteur local. Il représente le martyr de sainte Foy.

A l'intérieur, le **mobilier est exécuté d'après les plans d'Henry Pons ou d'André Boyer (1882-1953), son successeur en 1909** :

- chemin de croix (1899) avec peintures sur cuivre de la maison Chovet-Beau à Paris et cadres sculptés de Firmin Laur, ébéniste-sculpteur à Rodez. Lucien Chovet, installé en 1866 dans le quartier Saint-Sulpice, est spécialisé dans le commerce de mobilier religieux ;
- autels et bénitiers en marbre blanc (1900) de la marbrerie Reilhac, Saint-Laurent et Cie à Toulouse ;
- confessionnal (1900) et stalles (1901) de Xavier Fournier, de Pomayrols ;
- chaire (1912) de Firmin Laur (démontée).

Les **vitraux (1899)** sont de la maison **Dagrant à Bordeaux**, active de 1864 à 1970. Gustave Pierre Dagrant est nommé peintre-verrier de la basilique Saint-Pierre de Rome en 1888. A la fin du XIX^e s., l'entreprise occupe une cinquantaine d'ouvriers.

Le **buste de Mgr Verdier (1925)** est de **Joseph Malet (1873-1946)**, sculpteur originaire de Millau, auteur de la statue de l'entomologiste Fabre à Saint-Léons et de nombreux monuments aux morts autour de Campagnac (Sévérac, Saint-Geniez, Recoules, Lapanouse etc.).



Elévation de l'église par H. Pons



L'église en 1918, avant la démolition de la maison voisine



Avant de quitter les lieux nous nous sommes intéressés à la chapelle du Rosaire, son retable et ses objets religieux et avons constaté les travaux entrepris pour la restauration « urgente » du tympan sculpté par Casimir Serpantié représentant la descente de croix.

La croix de mission

La croix est érigée en 1826, à l'issue d'une mission. Elle remplace un oratoire existant déjà en 1747 et converti en halle au blé en 1802. Au XIX^e siècle, la France connaît une ère de « rénovation spirituelle », marquée par le renouveau de l'art sacré et le développement des missions paroissiales. Celles-ci, animées par des prêtres « missionnaires », durent plusieurs semaines, se composent d'instructions religieuses, de sermons, de conférences, de confessions et de processions, et s'achèvent souvent par l'érection d'une croix. Le nombre de croix de mission et de plaques commémoratives érigées jusque dans les années 1950 illustre l'importance de ce type d'action pastorale.

La croix a été fabriquée par un atelier de fondeurs établi à Lyon, près de la cathédrale. Une trentaine de croix de cet atelier a été identifiée dans le Sud-Est de la France, en particulier dans l'Aveyron (Saint-Laurent d'Olt, Lassouts, Montrozier etc.). Celle de Campagnac est la plus ancienne.



Il s'agit d'une croix monumentale de 5,35 mètres de haut et de 2,30 mètres d'envergure. La structure est en fer forgé et les éléments décoratifs, vissés ou boulonnés, en fonte moulée. Mettant en images la Passion du Christ à partir des symboles tirés de la Bible, la croix est exceptionnelle par la richesse de son décor. Une croix très proche est érigée en 1862 à Essertines-Hautes, près de Montbrison, dans la Loire.

Les branches sont terminées par des fleurons représentant le chiffre de la Vierge Marie, « A M » (*Ave Maria*). Le fût comporte des épis de blé et des grappes de raisin, à l'origine du pain et du vin, symboles du corps et du sang du Christ.

A la base de la croix, le pélican évoque le sacrifice de Jésus (il donne sa vie pour sauver les hommes du péché originel) et sa résurrection. D'après la légende, le pélican nourrit ses petits en leur donnant sa propre chair et les ressuscite en versant sur eux son sang.

En haut de la croix, l'inscription JNRJ est un acronyme de l'expression « Jésus de Nazareth, roi des Juifs », motif de la condamnation de Jésus, exécuté en tant que criminel politique. Le calice et l'hostie évoquent l'Eucharistie, partage du pain et du vin lors de la Cène, dernier repas de Jésus avec les apôtres.





Sur la face avant du croisillon, le **Sacré-Cœur** est représenté sous la forme d'un cœur enflammé (brûlant de l'amour infini de Jésus pour les hommes) et saignant (percé sur la croix par la lance du soldat Longin). Il est au centre de **la couronne d'épines**, faite par les bourreaux et placée par dérision sur la tête de Jésus.

Sur la face arrière du croisillon, l'**Agneau** est couché sur le livre aux sept sceaux. Ce thème est tiré du livre de l'Apocalypse de saint Jean. L'Agneau (le Christ) ouvre successivement sept sceaux qui dévoilent chacun une vision annonçant la fin des temps et la révélation du royaume de Dieu.



Les branches du croisillon présentent les **instruments ou objets de la Passion du Christ**.

Branche gauche : torches et lanternes des gardes venus chercher Jésus au jardin des Oliviers, sous la conduite de Judas ; fouet de la flagellation de Jésus ; feuilles de palme agitées par la foule pour l'accueillir à Jérusalem ; les trois clous de sa crucifixion.



Branche droite : glaive avec lequel Pierre coupe l'oreille droite du serviteur du grand prêtre ; roseau donné en guise de sceptre à Jésus, « roi des Juifs », pour se moquer de lui.



Branche inférieure : éponge imbibée de vinaigre, présentée à Jésus juste avant sa mort, au bout d'une branche d'hysope ; lance du soldat ayant percé son côté ; voile utilisé par Véronique pour essuyer son visage pendant qu'il porte la croix ; main du garde qui le gifle ; aiguière dont Ponce Pilate se sert pour se laver les mains et se dégager de toute responsabilité dans sa condamnation ; colonne du temple de Jérusalem à laquelle Jésus est attaché et flagellé par les soldats ; échelle utilisée pour descendre son corps de la croix ; marteau ayant servi à enfoncer les clous et tenailles à les enlever ; bourse de trente deniers donnée à Judas pour sa trahison.



La **restauration de la croix, menée en 2015** par l'association « Vivre à Campagnac et dans ses hameaux », a permis de restituer les couleurs et les parties dorées d'origine. Financée par une souscription, elle a reçu le 3^{ème} prix départemental du patrimoine.



Le quartier de la Sagne - l'histoire de Campagnac

Avant les transformations de la deuxième moitié du XX^e siècle (création du terrain de sport, du lotissement, etc.), vaste terrain communal servant de champ de foire. Le bassin est le seul témoignage des quatre mares utilisées alors comme abreuvoirs, les autres (à l'emplacement de la gendarmerie, du terrain de camping et de la piscine) ayant été comblées au XX^e siècle.

Le soleil étant à nouveau de la partie, nous prenons alors plaisir à parcourir les rues et ruelles à la recherche d'indices de ce riche passé industriel et commercial de Campagnac. Mais quel est-il ?

Les Marchés et l'artisanat

« Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un marché se tient tous les lundis, sur la place principale du village, appelée « la Place ». Existant déjà sous l'Ancien Régime, il est autorisé officiellement en 1802. Campagnac est alors un centre économique local, sur le « chemin de Millau », voie de communication importante, reliant Saint-Geniez et la « Montagne » au Languedoc : « Campagnac, petite ville située à l'extrémité orientale du département de l'Aveyron, renferme une population de quinze à seize cents habitants. C'est le siège d'un tribunal de paix. Son territoire est très fertile en grains et en foin. Il s'y fait un commerce étendu. Il y a une manufacture de cadis très considérable. On y fabrique. On y file une grande quantité de coton (?). Les habitants de ses environs et notamment ceux de la partie occidentale de la Lozère s'y rendent journellement pour acheter des comestibles, des laines, des cotons et y vendre les marchandises qu'ils ont ouvrées. Toutes les semaines, les voituriers de l'Hérault viennent y troquer les productions de leur sol contre les denrées du pays » (1802).

Les années 1800-1825 correspondent à l'apogée du marché. Il perd ensuite de son importance, suite au déclin de l'activité textile. Vers 1855, on rapporte que : « Sous le rapport de l'industrie, notre localité ne compte guère qu'une période de vingt-cinq ans, de 1800 à 1825, plus ou moins. C'est son apogée de lustre. Alors, le commerce des laines, des cadis, des cotons occupait un grand nombre de bras et Campagnac était, pour le commerce, la factorerie de tout le canton, comme il a été depuis le bureau de banque pour les propriétaires mal-aisés des autres communes. Les marchés, qui ont été fixés à tous les lundis de chaque semaine, étaient très fréquentés, à cette époque, par des étrangers venus de divers points et qui laissaient dans la localité bon nombre de capitaux.

A mesure que les machines ont supprimé des bras et que des étoffes mieux confectionnées ont supplanté nos cadis, les marchés, n'ayant plus un aliment suffisant, ont perdu de leur importance et ne sont aujourd'hui suivis que durant les mois de mai et juin. C'est le temps où les propriétaires se déchargent du superflu de leurs menus bestiaux. »

Il existait également un marché spécial pour le louage des ouvriers faucheurs et moissonneurs à la journée (la « loue »). Etabli en 1853, il avait lieu tous les jours, du 15 juin au 15 septembre, et permettait aux propriétaires de recruter la main d'œuvre dont ils avaient besoin pour les travaux d'été. »

L'ancienne Mairie (1850 et 1886)

Le bâtiment est construit de 1847 à 1850 sur les plans de l'architecte Etienne Boissonade et regroupe à l'époque la mairie, la justice de paix et l'école des garçons.

C'est un exemple de l'architecture officielle de la première moitié du XIX^e siècle, qui cherche à donner une apparence de solennité aux édifices publics, même dans les villages. Le bâtiment est construit à la Sagne, à un endroit dégagé et bien visible, en bordure du champ de foire, ce qui respecte les principes d'E. Boissonade,



pour qui la « maison commune » doit « être isolée de toutes parts et placée sur le point le plus apparent du bourg, afin de servir à son embellissement. » Les façades doivent « briller par leur élégance et sortir de la ligne commune des constructions rurales du pays. »

Malgré la modestie du bâtiment, son style néo-classique est caractéristique des réalisations d'E. Boissonade (voir la similitude de style avec la façade de la mairie de Saint-Geniez d'Olt) : symétrie des ouvertures rectangulaires, étage souligné par un bandeau, corniche importante et fronton triangulaire.

E. Boissonade (1796-1862) est le premier architecte départemental de l'Aveyron, de 1821 à 1855. Il est également architecte diocésain de Rodez et de Mende, de 1849 à 1862. C'est l'un des membres fondateurs de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, en 1836.

La plupart des édifices publics importants, restaurés ou construits en Aveyron au XIX^e siècle, jusqu'au début du Second Empire, le sont par ses soins. On lui doit, par exemple, la restauration de la basilique de Conques et de la cathédrale de Rodez, et la construction de plusieurs bâtiments de cette ville (préfecture, palais de justice, séminaire, asile d'aliénés).

Le bâtiment d'E. Boissonade remplace l'ancienne « maison commune », située rue de la Pourtanelle, près de l'église, dans une maison appartenant avant la Révolution à la chapelle Saint-Blaise de Canac et achetée en 1791 comme bien national par la municipalité. Un incendie détruit le bâtiment, dans la nuit du 14 au 15 juillet 1882, à la suite des illuminations de la fête nationale. Le projet de reconstruction est confié en 1885 à Dieudonné Rey, architecte de la ville de Millau de 1875 à 1884, puis architecte des monuments historiques. La reconstruction est achevée en 1886. Elle reprend les bases de l'ancien bâtiment (la toiture a brûlé, mais les murs sont encore en grande partie debout). Seules les quatre lucarnes de la toiture ne sont pas reconstruites.

De 1850 à 2003, le bâtiment abrite l'école publique (des garçons puis mixte), dirigée jusqu'en 1888 par les frères du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, dits de l'Instruction chrétienne, dont la maison mère est au Puy-en-Velay, puis par des instituteurs laïques.

Les Maisons Patriciennes et paysannes



1 – La métairie du Lac.



2 – Le « Balet ».



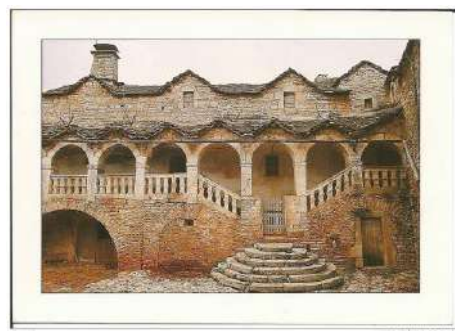
3 – Maison « Paysanne » et tour d'escalier engagée.

1 – la métairie du Lac

Ancienne métairie du Lac appartenant à la famille Juéry (XVI^e siècle), puis de Villaret (XVII^e-XVIII^e siècle). Achetée vers 1765 par Joseph Privat (vers 1707-1787), tisserand puis marchand. Enrichi par le commerce, il fait construire les bâtiments actuels, représentatifs des maisons bourgeoises du XVIII^e siècle. en Rouergue : corps de logis rectangulaire avec, au centre, une tour d'escalier carrée, porche avec toit en bâtière (1783), et bâtiment avec piliers (*tapie* en occitan), typique des grands domaines des XVIII^e-XIX^e siècle. Comme souvent en Aveyron, la maison regroupe sous le même toit le logement du fermier (sur la cour) et des maîtres (à l'arrière). Achetée en 1860 par le médecin Frédéric Privat, maire de 1858 à 1878. Apparenté à Edouard Privat, naît à Campagnac en 1809, fondateur en 1839 de librairie Privat de Toulouse attachée à l'origine à la mise en valeur de l'identité des régions à travers leur patrimoine.

2 et 3 - Éléments de l'architecture caussenarde

Deux exemples de « *balet* » ou balcons couverts, en 2 en voûte de pierre qui n'est pas sans rappeler les maisons aragonaises, en 3 plus traditionnel le « *balet* » par avancée de toit appuyé sur un pilier ici en pierre. Le « *balet* » élément esthétique était aussi une protection de l'habitat contre les intempéries, le soleil ou la pluie, il pouvait être aussi un lieu de stockage (bois de chauffage...) de Séchage etc. ce qui fait penser au type de maison dite aragonaise que l'on trouve aussi en Lozère.



Au fond, dans les rues de Campagnac, les maisons paysannes côtoient les « castelet », une maison flanquée de sa tour escalier partiellement engagée et possiblement dominée par un pigeonnier. On distingue sur la photographie la couverture de lauze et le dessin spécifique de la toiture.

La maison de Casimir Serpantié

Le parcours des rues du village nous révèle bien d'autres « trésors » dont il serait fastidieux de tout reprendre (23 points remarquables jalonnent le parcours commenté). Entre les jardins, les façades, le four banal, les mesures à grains, tous reflet d'une prospérité, les vestiges des portes appartenant aux fortifications témoins d'une ancienne occupation.

Pour finir notre visite nous sommes attendus par Madame Caroline Lafon descendante et occupante de la maison de l'artiste peintre et sculpteur Casimir Serpantié (voir page culture en fin de cette édition). Maison composée de plusieurs constructions successives, dans un assemblage harmonieux de style caussenard

traditionnel et plus contemporain. La particularité de la visite tient tant à notre guide qui nous raconte des histoires sur l'occupation des lieux et d'en découvrir les éléments de mobilier et de décors réalisés par les artistes (Père et Fils) qui en ont successivement eu la jouissance.

Le point d'orgue en étant pour tout amateur d'art, la visite de l'atelier de l'artiste. Merci à Madame Lafon pour ce moment de partage « sans compter le temps. »

PL



Détails de l'atelier de l'artiste, sculpture et peinture sur le tablier de la cheminée (ci-dessus) à droite la verrière.



* Sources témoignages diverses et documents fournis par l'association « Vivre à Campagnac et dans ses hameaux »

Merci à son Président Renaud Joye pour la préparation et son accueil, à Louis Causse pour les documents

VISITE – « ESCAPADE TARNAISE » au SAUT DU TARN et au VIADUC DU VIAUR

Le jeudi 12 septembre

Avant-propos

Nous avons décidé de découvrir un lieu patrimonial à plus d'un titre. Connue de certains, méconnue de beaucoup : « le Pôle sidérurgique du Saut du Tarn », dont certaines entreprises encore en activité entretiennent le renom d'un passé glorieux. La sidérurgie côtoyait alors la manufacture d'outils indispensables à l'agriculture et à l'artisanat local. Le saut du Tarn, c'est aussi un phénomène géologique, une rupture, qui génère une cascade naturelle, une curiosité, une esthétique.

Le but de notre escapade était aussi de rencontrer « in situ » nos Amis et Adhérents de l'association de Valorisation du Viaduc du Viaur et de Paul Bodin, dont nous suivons avec attention les activités. Particulièrement les démarches de reconnaissance par l'UNESCO, engagées avec plusieurs autres sites d'ouvrages au plan mondial. Nous consacrons le numéro 150 de la revue Sauvegarde à cet ouvrage d'art, aussi nous ne rappelons ici que la vie de l'association. Ainsi le Tarn et l'Aveyron se partagent aujourd'hui encore ce viaduc patrimoine commun aux deux rives permet de nous retrouver.

Visite du Saut du Tarn

Musée, monument historique, centrale hydroélectrique ou usine ? Les quatre !

Nous nous retrouvons à 45 autour d'un véritable petit déjeuner proposé dans la visite de groupe du musée, cinquième occurrence, dans les prestations proposées. Nous vous proposons ci-après de suivre la visite guidée dont le support nous a été transmis pour ce compte-rendu, nous remercions la direction et le personnel du musée pour leur accueil et leur implication dans la transmission de l'histoire.

Un peu de ménage et nous sommes pris en main par Pierre Barrié, qui fit son apprentissage à l'usine avant d'opter pour l'éducation technique et nationale au lycée de Millau. Nous sommes entre les bonnes mains d'un pédagogue praticien.

Bienvenue au musée du Saut du Tarn !

Le musée est situé dans une ancienne centrale hydroélectrique classée monument historique. Installée en 1898, elle est une des premières de la région et la première de l'usine du Saut du Tarn qui en a compté jusqu'à cinq. L'usine fonctionne sans interruption jusqu'en 1983. À cette date, elle est touchée par la crise de la sidérurgie et ferme ses portes en licenciant plus de 1000 personnes. À côté des licenciements secs, certains employés sont mis en pré-retraite. C'est de ce groupe de jeunes retraités que sont issus les bénévoles de l'association qui a créé ce musée, fabriqué les maquettes et conservé les outils que nous découvrons. Nous devons les féliciter pour la qualité pédagogique des maquettes qui nous permettent de suivre dans l'ordre chronologique les étapes de fabrication.

Le musée retrace ainsi 200 ans d'aventure industrielle et sociale.

Maquette du Saut du Tarn ou Saut de Sabo

Tout commence par la maquette du site...

Cette maquette représente le site naturel du Saut de Sabo et ses aménagements en 1850.

L'usine s'y installe à partir de 1824 avec la création de la halle aux martinets. La centrale (dans laquelle nous nous trouvons) remplace en 1898 le moulin à huile situé sur la rive gauche, la rive de Saint-Juéry.

Le Saut de Sabo est un défilé rocheux qui s'étend sur 500 mètres de long, entre la digue et le pont. Ces rochers n'existent ni en amont, ni en aval. Il forme une succession de chutes d'eau et un dénivelé de 20 mètres créant une force hydraulique exploitée depuis le Moyen Âge. La digue est édifée pour amener l'eau vers les deux rives. De nombreux moulins à huile, à blé, une papeterie, des foulons à feutre et à papier sont construits. Au XIX^e siècle, l'ère de l'industrie s'ouvre à Saint-Juéry. En 1824, deux industriels toulousains, Garrigou et Massenet, créent sur le site une usine métallurgique : le Saut du Tarn.

On y fabrique de l'acier qui est transformé sur place en produits finis (outils, machines...).

Pourquoi cette usine sur le site du Saut de Sabo ?



- Existence d'une force hydraulique importante, source d'énergie en ce début du
- XIX^e siècle, alors que l'électricité n'existe pas encore
- Proximité des matières premières pour la fabrication d'acier : présence de charbon à Carmaux (à 18 km) et de minerai de fer au Fraysse (à 15 km)
- Navigabilité de la rivière qui aurait permis de faire des économies sur les transports des produits finis (ce projet n'a jamais été réalisé).

Les premiers ateliers construits sont : le four à cémenter, la halle aux 22 martinets, l'aiguiserie et la « MOUFA » (bâtiment de stockage).

À la fin du XIX^e siècle, le développement de l'usine est considérable : elle fait 1,5 km de long et s'étend sur 28 hectares. 2000 ouvriers en moyenne travaillent à la « fabrique », le nombre culmine en 1917, avec 3800 ouvriers.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'activité principale reste la fabrication d'outils.

Au début du XX^e siècle, l'arrivée de l'électricité permettra de développer les moyens de production et diversifier les fabrications.

D'une dynamo à cinq centrales hydroélectriques pour alimenter l'usine

Dès 1898, le Saut du Tarn installe une centrale hydroélectrique (Centrale I) pour produire sa propre électricité. La première dynamo est installée dans le hall n° 1 en 1898. Elle a disparu. Elle est de faible puissance (120 chevaux) et fournit juste assez d'électricité pour éclairer certains postes de travail, notamment celui des limes et des râpes.



Une seconde dynamo est installée en 1901, puis une troisième en 1917, plus petite mais plus puissante. Elles font partie du classement Monument historique avec le bâtiment.

Le second hall du musée est ajouté en 1924 pour accueillir un puissant alternateur.

Quatre autres centrales permettent d'augmenter la production électrique du Saut du Tarn : la centrale II et la Pyrénéenne (qui sont également situées sur le Saut de

Sabo), celle des Avalats (à 3 km) et celle d'Ambialet (à 20 km).

En 1990, EDF installe une centrale plus moderne à Arthès sur la rive droite. Les trois centrales du Saut de Sabo sont arrêtées. Celles des Avalats et d'Ambialet sont rachetées par EDF qui les modernise et les refait fonctionner.

Le haut-fourneau au 1/10^e

Le haut-fourneau sert à fabriquer de la fonte qui est ensuite transformée en acier. Il fonctionne de 1882 à 1929, au bout du pont reliant Saint-Juéry à Arthès.

Pour fabriquer de la fonte, les matières premières utilisées sont :

- Le minerai de fer (provenant du Fraysse)
- Le coke (charbon ayant subi un traitement thermique, provenant de Carmaux)
- La castine (roche calcaire servant de liant)

Elles sont placées dans un chariot poussé par un ouvrier qui les déverse dans le corps de chauffe. Un système de sas maintient l'intérieur du haut-fourneau à une température de 2000 °C. Le gaz nocif produit par la combustion du minerai de fer est aussi contenu.

Une partie des gaz de combustion est envoyée dans les récupérateurs. Ces dômes métalliques, dont l'intérieur est en briques réfractaires, se réchauffent et atteignent une température de 800 °C.

Lorsqu'ils sont chauds, la soufflante est activée. Cette énorme pompe aspire l'air extérieur et l'envoie dans les dômes. L'air s'y réchauffe puis est renvoyé à la base du corps de chauffe pour attiser la combustion.

Une autre partie des gaz est envoyée vers la chaudière. Ce bâtiment contient trois énormes réservoirs d'eau. Sous l'action de la chaleur des gaz, cette eau se transforme en vapeur qui, mise sous pression, sert à faire fonctionner certaines machines, comme les marteaux pilons.

Au bout d'environ 6 heures, le minerai de fer a fondu et on effectue la coulée.

On évacue d'abord le laitier qui contient les déchets provenant de la combustion et flottant à la surface de la fonte.



On débouche le trou de coulée devant le four et la fonte en fusion se déverse dans des rigoles ensablées.

On obtient des gueuses de fonte qui sont :

- utilisées dans les ateliers de fonderie
- transformées en acier dans les ateliers d'affinage

Le four électrique au 1/10^e

Ici, le procédé de fabrication d'acier est direct. On obtient un acier de meilleure qualité et plus rapidement.

Des ferrailles sont récupérées et chargées dans un panier qui les amène au-dessus du four et les déverse à l'intérieur. La voûte du four se referme et trois électrodes en graphite y plongent. Elles forment un arc électrique qui dégage une chaleur qui fait fondre la ferraille. Un ouvrier prélève un échantillon d'acier par une petite porte sur le côté (appelée porte de décrassage). Le laboratoire analyse la composition de l'acier.

Les ferrailles utilisées sont de compositions différentes, l'acier obtenu est donc approximatif. Divers additifs (titane, manganèse, sulfure de fer...) et de l'oxygène sont ajoutés pour obtenir la nuance d'acier désirée.

Lorsque l'acier a la composition souhaitée, un ouvrier enlève les impuretés situées en surface avec une grande « raclette », toujours par la porte de décrassage.

La coulée peut être effectuée. Le four bascule et la matière en fusion se déverse en contrebas, dans la poche de coulée. L'acier est ensuite transvasé dans des lingotières ou des moules :

Les lingots (400 kilogrammes) vont être mis en forme (laminage ou forgeage) ou expédiés aux clients. Le Saut du Tarn travaillait beaucoup pour la Marine Nationale et fabriquait grâce aux moules de grosses pièces telles que des ancrs de bateaux, des gouvernails...

Les laminoirs

Les laminoirs servent à étirer les lingots d'acier dans le but d'obtenir des barres plus fines et plus longues, appelés des profilés. Ils sont destinés à la production interne de l'usine ou à la vente directe. Ils servent en construction mécanique, en génie civil... pour structurer des meubles, des bâtiments...

Les lingots chauffés à environ 1200 °C (suivant la qualité de l'acier) passent dans des cages où se trouvent des cylindres en rotation. Chaque cylindre comporte des « gorges » (encoches) de plus en plus petites. En passant d'une gorge à l'autre, le lingot diminue en section (diamètre) et augmente en longueur.

Selon la forme des gorges, les profils (formes) de barres sont différents. Suivant l'outil à fabriquer, il est possible de donner au préalable une forme de rond, de triangle, de carré...

Le modelage et la fonderie

La fonderie est un procédé de formage des métaux qui consiste à couler un métal dans un moule pour produire une pièce. Les pièces moulées sont de différentes dimensions et pèsent de 100 grammes jusqu'à 20 tonnes.

L'usine du Saut du Tarn travaille beaucoup pour la marine nationale qui passe par exemple commande pour une ancre ou encore l'étambot (une pièce pour le gouvernail) du paquebot France...

La halle aux martinets

La halle aux martinets est le premier bâtiment construit par les industriels qui s'installent sur le site en 1824.

Le martinet est un énorme marteau de forge, surtout utilisé au Saut du Tarn pour la taillanderie (fabrication de faux, faucilles, serpes, haches...). Il fonctionne grâce à la force hydraulique.

Autour de cette machine colossale, il y a trois postes de travail :

- Le forgeron (ou martinetteur, « martinaire ») façonne le métal rougi qu'il tient dans ses tenailles. Il est assis sur un siège mobile suspendu qui lui permet de tourner autour de l'enclume en fonction du travail qu'il a à faire.
- Le tire-pelle (ou tire-vanne), apprenti âgé de 10 à 12 ans, reste accroché à longueur de journée à la « pelle ». Lorsqu'il tire sur la tige, la réserve d'eau s'ouvre. L'eau tombe sur la roue et la fait tourner. Elle entraîne l'axe et la roue à cames qui en tournant fait monter et descendre le manche du marteau.
- Le chauffeur, à peine plus âgé que le tire-pelle, fait chauffer le métal (à environ 1000 °C) et fait passer l'ébauche rougie au forgeron.

Il y a 22 martinets de 20 tonnes chacun dans l'atelier.

Quand une faux est forgée, un ouvrier prend l'ébauche et travaille le « talon » (pour mettre le manche en bois) pendant que deux autres relèvent la « côte » (partie supérieure de la faux).

Enfin, le meuleur « aux bottes » aiguisé l'outil... grâce à ses genoux. L'outil est coincé entre la planche de bois (devant ses genoux) et la meule. Dès que l'ouvrier se baisse, la lame de la faux touche la meule et s'aiguisé. Pour éviter à la lame et la meule de surchauffer, le tout est constamment aspergé d'eau. Ce poste est donc particulièrement difficile pour les meuleurs qui souffrent très jeunes de rhumatismes graves.

Il y a beaucoup de bruit dans cet atelier, les ouvriers deviennent rapidement sourds. Beaucoup d'entre eux utilisent de la mie de pain et de la cire d'abeille, qu'ils enfoncent dans les oreilles pour assourdir les bruits.

L'atelier des limes et des râpes

La fabrication de limes et râpes est la spécialité de l'usine du Saut du Tarn, qui en produit plus de 600 modèles différents.

La fabrication manuelle est effective dès la seconde moitié du XIX^e siècle. La mécanisation commence dès 1885 et devient rapidement intensive (99 % des limes sont produites mécaniquement après 1914).

Le poste de travail est constitué d'un socle en bois surmonté d'un morceau de plomb et d'une planchette en bois.

Le plomb comporte des encoches où l'ouvrier place ses ébauches qu'il maintient en place grâce à une lanière de cuir tenue par ses pieds. Le plomb et le cuir étant des matériaux souples, on évite ainsi d'endommager l'ébauche.

La planche de bois est graissée pour éviter les à-coups lors de la taille et les brûlures sur la main à force de la frotter contre le bois.

Ce travail nécessite trois ans d'apprentissage. Un bon piqueur de râpes doit être capable de piquer 100 coups par minute, presque 2 coups par seconde.

Beaucoup de femmes travaillent aux limes, aussi bien à l'atelier qu'à domicile. Les hommes viennent chercher des ébauches à l'usine, les déposent aux femmes qui les piquent ou les taillent la journée puis ils les redéposent à l'usine pour être payés.

L'atelier des limes et râpes est celui qui emploie le plus de femmes. L'usine apprécie le travail fourni par les femmes car on les dit particulièrement minutieuse... mais c'est surtout que c'est une main d'œuvre deux fois moins chère que les hommes !

La profession de piqueur de râpes est recherchée pour différentes raisons :

- Les limes et râpes TALABOT font la renommée de l'usine.
- L'atelier des piqueurs est le seul atelier chauffé de l'usine en hiver (il ne faut surtout pas avoir froid aux mains !)
- L'ouvrier peut, s'il le souhaite, avoir un meilleur salaire. Beaucoup de piqueurs de râpes ont un atelier semblable chez eux. Si un besoin urgent d'argent se fait sentir, il peut prendre des ébauches de l'usine le soir avant de partir, les piquer chez lui, et gagner un bon salaire le lendemain.



L'alternateur

– L'alternateur : Le second hall est construit pour accueillir un puissant alternateur qui vient s'ajouter en 1924 aux trois dynamos du premier hall.

– L'accouplement : L'accouplement relie les deux axes entre l'alternateur et la turbine. Si la turbine s'arrête brusquement (une branche se coince à l'intérieur, un problème technique a lieu...), son axe s'arrête également. L'accouplement permet de ralentir en douceur le second axe et l'alternateur s'arrête sans risquer d'être endommagé. Ce sont notamment les lanières de cuir visibles tout autour du mécanisme qui lui offrent cette souplesse.

– La turbine : Le canal d'amenée d'eau conduit l'eau du Tarn jusqu'à la turbine en contrebas. Une pente est ajoutée et le plafond est rabaissé pour augmenter la puissance de l'arrivée d'eau sur la turbine. De la même manière que si vous mettiez votre pouce sur un tuyau arrosage pour réduire la sortie de l'eau et augmenter sa puissance.

L'eau repart vers le Tarn par le centre de la turbine.

On accède à la turbine par l'échelle située sur le côté. Le canal peut être mis à sec en descendant une porte à l'entrée du canal d'amenée d'eau. Il faut reconnaître que l'exploration des entrailles « de la bête » provoque quelques angoisses à certain.



La maquette géante du Saut du Sabo

Cette maquette représente le Saut de Sabo en 1990.

On y constate le développement considérable de l'usine depuis 1824. On peut voir les trois centrales hydroélectriques du Saut de Sabo (centrale 1, centrale 2 et la Pyrénéenne). Les deux autres sont en amont, aux Avalats et à Ambialet.



En 1850, l'usine emploie 225 ouvriers, en 1868, ils sont 350 puis 2 500 en 1924. Il y aura jusqu'à 3 800 ouvriers en 1917.

Cette reproduction du site du Saut de Sabo a été réalisée par EDF pour effectuer des simulations de crues, observer le comportement de la rivière Tarn et déterminer quel serait l'endroit le plus stratégique pour installer une nouvelle centrale.

La maquette a été récupérée par les bénévoles du musée, installée dans le canal d'amenée d'eau et illustrée par des maquettes. Il a fallu plus d'une année à une quinzaine de personnes pour reconstituer le lit du Tarn puis 4 ans à deux bénévoles pour édifier les bâtiments à l'échelle.

La simulation de crue à la fin de l'animation représente une crue de taille moyenne. En cas de forte crue, l'eau arriverait en haut des arches.

Le spectacle est à la hauteur de toute cette visite qui réunit : l'histoire, le patrimoine, les savoir-faire, la sociologie et l'économie. Saviez-vous que les ouvriers et ouvrières d'alors devaient s'acquitter chaque jour d'un droit de péage pour franchir le pont seul itinéraire pour se rendre à leur travail. (Quelques exemples et de tarifs)

Le pont et son péage

Le pont reliant les villages d'Arthès et de Saint-Juéry est construit en 1835, 11 ans après le démarrage des ateliers de l'usine. Jusqu'alors, une passerelle reliait les deux villages et le seul pont "en dur" était le Pont Vieux d'Albi datant du XI^e siècle.

Un péage est instauré, appelé "la maison du passeur". Les tarifs appliqués pour traverser le pont sont très élevés : les habitants doivent payer pour tout ce qui traverse : personnes, chevaux, charrettes mais aussi pour tout ce que contient la charrette (foin, charbons, poules...) ! Les ouvriers habitant Arthès doivent donc payer pour aller travailler et pour rentrer chez eux. Le manque à gagner devient très important puisque la traversée du pont coûte 5 centimes (soit 10 centimes par jour), alors que la moyenne salariale est seulement de 3 anciens francs par jour à l'époque.

L'usine du Saut du Tarn et les communes d'Arthès et de Saint-Juéry, après de nombreux conflits avec les ouvriers, décident de racheter le pont et de supprimer le péage en 1899.

Le pont subit plusieurs transformations dont la plus importante a lieu après la grande grue de 1930. On choisit d'élargir le lit du Tarn en dynamitant les rochers qui obstruent les arches du pont. Son tablier est élargi à deux reprises, en 1927 et dans les années 60.

Péage du pont d'Arthès

Tarifs en francs au 20 novembre 1858

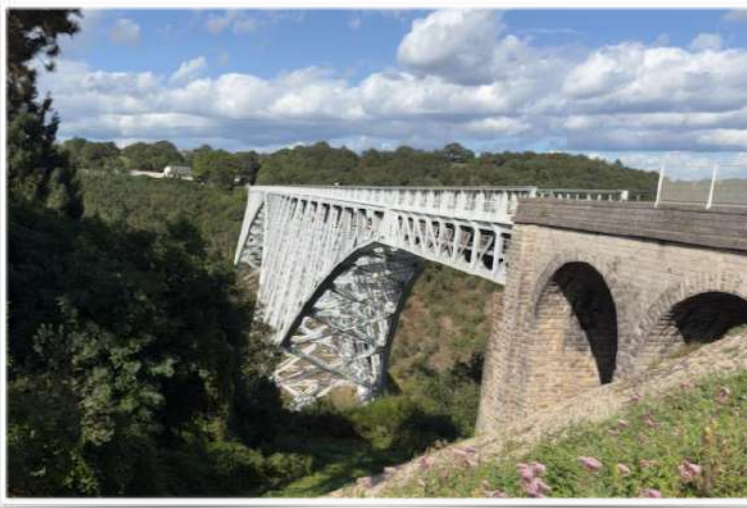
Les voyageurs paieront séparément, par tête,	Voiture suspendue à 4 roues, attelée de 2 chevaux ou mulets et le conducteur.....0.75 fr
le droit d'0 pour une personne à pied.....0.05 fr	Charrette vide et le conducteur.....0.45 fr
Cheval ou mulet non chargé.....0.06 fr	Charrette chargée, attelée d'un seul cheval ou mulet, ou de bœufs et le conducteur.....0.40 fr
Cheval ou mulet chargé.....0.08 fr	Charrette chargée, attelée de 2 chevaux ou mulets ou de 4 bœufs et le conducteur.....0.65 fr
Cheval ou mulet et son cavalier.....0.12 fr	Charrette chargée, attelée de 3 chevaux ou mulets et le conducteur.....0.90 fr
Âne ou ânesse non chargé.....0.05 fr	Charrette chargée, employée au transport des engrais ou à la rentrée des récoltes, le cheval ou 2 bœufs et le conducteur.....0.25 fr
Âne ou ânesse chargé.....0.06 fr	Charrette vide, idem.....0.15 fr
Cheval, mulet, bœuf ou âne employé au labour ou allant au pâturage.....0.04 fr	Chariot de roulage à 4 roues vide, attelé d'un seul cheval et le conducteur.....0.30 fr
Bœuf ou vache appartenant à des marchands et destiné à la vente.....0.08 fr	Chariot de roulage à 4 roues chargé, attelé d'un cheval et le conducteur.....0.60 fr
Veau ou porc.....0.03 fr	Chariot de roulage à 4 roues chargé, attelé de 3 chevaux et le conducteur.....1.80 fr
Mouton, brebis, bouc, chèvre, cochon de lait, paire d'oies, de dindons ou de canards.....0.02 fr	
Conducteur de chevaux, mulets, bœufs, ânes.....0.04 fr	
Voiture suspendue à deux roues, attelée d'un cheval ou mulet et le conducteur.....0.40 fr	
Litière à deux chevaux et conducteur.....0.40 fr	

Ce n'est plus notre cas, l'état providence veille au grain !

Rendez-vous au restaurant des voyageurs, ou nous attendent déjà la délégation tarno-aveyronnaise de VVV l'association pour la valorisation du Viaduc du Vaur conduite par la présidente Madame Rolande Azam la Présidente

Partage avec l'Association VVV

Après le repas déplacement vers le local de l'association pour une présentation de son histoire et de ses projets avant que de se rendre sur les deux appuis du Viaduc



Créée en août 2016 à l'initiative d'une poignée de bénévoles pour œuvrer à la promotion du viaduc du Vaur et de son concepteur l'ingénieur centralien Paul Bodin.

Cette association nommée « Valorisation du Viaduc du Vaur », (VVV) est la première à rassembler au sein de son Conseil d'Administration, des habitants du Tarn et de l'Aveyron, de part et d'autre du viaduc. Elle a déposé auprès de INPI la marque « Viaduc du Vaur », qui lui permet de vendre des produits dérivés de toute sorte.

Coté Tarn.

Toujours à l'initiative de manifestations, colloque, expositions, conférences, elle organise l'anniversaire des 120 ans du viaduc avec le voyage Toulouse – Naucelle à bord de la fameuse locomotive à vapeur 141 R 1126 en partenariat avec l'Amicale du Train Historique de Toulouse. Ce jour- là, un magnifique feu d'artifice a clôturé la manifestation en présence de Monsieur ZHU Liying, consul de Chine à Marseille.

En 2017, à l'occasion du jumelage avec le viaduc chinois, elle commande une sculpture métallique à l'artiste albigeois Casimir Ferrer avec le concours financier de l'association des anciens ingénieurs de l'Ecole Centrale de Paris.

Chaque année, le point fort de ses actions sont les Journées Européennes du Patrimoine, mettant à l'honneur le viaduc et son environnement.

Elle compte à ce jour plus d'une centaine de membres à travers la France. Elle organise de nombreuses manifestations au cours de l'année et notamment pour les journées du patrimoine.

Pour plus d'informations, consulter sa page Facebook et son site internet :

www.valorisationviaducviaur.com



Viaduc vue du côté aveyronnais.

*Jean Compagnon (1837-1900)
chef de chantier suivi à sa mort
par Gaboris.*



*Station Viaur
et sortie du tunnel.*



*Stèle et buste de Paul Bodin
hommage pour le centenaire 2022.*



*Le groupe,
regagnant les
voitures,
surpris par le
passage d'un
train régional.
Merci à tous
pour la
réussite de
cette journée
« de fer et
d'acier ».*



VISITE – « Carte blanche à Geneviève Moles » à la CHARTREUSE DE VILLEFRANCHE-DE- ROUERGUE et à NAJAC

Le jeudi 3 octobre

CHARTREUSE DE VILLEFRANCHE



Ce fut par une journée d'automne que cinquante-deux adhérents inscrits, se présentent pour la dernière sortie de l'année. Après le regroupement, pour braver la bruine matinale, autour d'une tasse de café offerte par notre Président, nous suivons notre guide Geneviève Moles, l'organisatrice du jour, qui fut présente en ces lieux pendant plus de trente ans et garde de son passé une motivation intacte pour le faire découvrir.



Les Chartreux : cet ordre monastique fondé en 1084 par Saint Bruno, originaire de Cologne, associant la vie solitaire des ermites à la vie communautaire. Ces hommes qui ont donné leur vie à Dieu sont astreints à de multiples offices du jour et de la nuit ; leur priorité étant la prière, la méditation et le silence.

C'est à un riche marchand drapier que l'on doit la construction de l'édifice. En 1450 il se rendit à Rome après avoir fait son testament, au cas s'il ne reviendrait pas ; ainsi le destin en décida. Il mourut de l'épidémie de peste qui frappait Rome. Il donna alors une partie de sa fortune pour la construction d'une chartreuse ; son vœu

fut exaucé par sa femme Catherine Garnier. La première pierre fut posée en 1452 et les chartreux en prennent possession dès 1458.

A la Révolution le monastère devenu « Bien National » devient propriété de la Commune qui y installa l'hôpital, qui l'occupe encore à ce jour.

Après un commentaire des motifs du porche et des portes, nous pénétrons dans la **chapelle** de style gothique languedocien, par une porte d'époque en bois sculpté. La **clôture de chœur** en bois du XVII^e s. sépare l'espace des convers avec celui des moines. Dans cette première partie de nombreux **culots historiés** témoignent de l'esprit de l'ordre et du temps. Dans l'espace réservé aux moines de magnifiques **stalles** du XV^e siècle, exécutées par l'atelier d'André Sulpice, qui se distinguent par des miséricordes ornées d'animaux et de feuillages. Les **vitraux** du XV^e siècle – un **autel baroque** du XVIII^e siècle. recouvre l'autel en pierre des chartreux – un **enfeu** et au sol la **Pierre tombale** des fondateurs – de grands tableaux copies des Sept Sacrements de Nicolas Poussins.



Dans le **vestibule** lieu de passage se trouve la « **Tabula** » en bois du XVII^e siècle, qui dresse l'emploi du temps journalier de chaque moine ; ainsi que la copie du **retable du XVIII^e siècle**, orné de panneaux en verre sous - peints et dont l'original se trouve au Musée National du château d'Ecouen.

On accède ensuite à la salle **capitulaire**, adoptant le plan d'une petite chapelle, des vitraux représentent les fondateurs. Les moines s'y réunissaient une fois par semaine : tenaient chapitre.

Par le vestibule on accède au **petit cloître**, espace servant uniquement aux moines pour leurs déplacements quotidiens. La sculpture développe toute la puissance et l'esthétique de l'art flamboyant. – la **chapelle des morts** où le défunt moine recevait la dernière bénédiction avant d'être inhumé en pleine terre dans le grand cloître – un **lavabo** dont la sculpture représente le lavement des pieds, les têtes furent mutilées au moment des guerres de Religion ; puis nous rentrons au **réfectoire** ; vaste salle où les moines se retrouvent pour le repas en commun le dimanche et les jours de fêtes. Pris en silence le repas extrêmement frugal, jamais de viande. – La **chaire du lecteur** richement sculptée à laquelle on accède par un petit escalier construit dans le mur.

Par un couloir nous accédons au **grand cloître**, lieu de silence et de solitude ; c'est dans cet espace que se trouvent les quinze ermitages ; la plupart ont été démolis mais ils subsistent encore les portes d'entrée et le petit guichet en forme de chicane, permettant de faire passer



les repas et

fournitures. Au centre du cloître le cimetière qui ne fut jamais profané.

La cellule comportait 2 niveaux ; au rez-de-chaussée une grande pièce servant d'atelier et réserve de bois, donnant sur un petit jardin privatif. A l'étage une 1^{ère} pièce réservée à la vénération de la Vierge, puis la 2^{ème} servant d'habitation avec un mobilier réduit à l'indispensable.

Visite très intéressante par son histoire et par de nombreuses anecdotes, souvenirs de Geneviève dont la plus importante fut sa réussite à faire venir Dom Bernard, moine chartreux des moniales de Nonenque, sur les traces de nos chartreux villefrancois expulsés par la Révolution.

En 2020, l'ordre comptait encore 23 maisons dont 5 en France, regroupant près de 400 moines et moniales.

Merci Geneviève pour ce moment passionnant de partage de connaissances, qui ravi une fois encore le groupe. Mais maintenant il est temps de penser au ravitaillement.

Après deux heures d'écoute et de visite, nous reprenons nos voitures pour nous diriger au restaurant l'Oustal del Barry de Najac, bonne maison où le chef est impatient de nous faire découvrir sa spécialité « l'Astet najacois » rôti de porc farci à l'ail et au persil.

NAJAC

L'après midi, c'est Ludovic qui nous entraîne dans les rues escarpées de Najac.

La cité est située sur un éperon rocheux s'élevant à 200 mètres au-dessus d'un méandre de l'Aveyron. Sa position stratégique lui valut une histoire mouvementée où les rois de France, d'Angleterre, les comtes de Toulouse, les protestants, les croquants se disputèrent longtemps la possession ; mais aussi périodes pacifiques avec les foules venues aux grandes foires. Il se raconte même ici que Rabelais serait passé par Najac dont il vanterait les Jambons dans Gargantua.



Le premier Najac connu, se développe d'abord sur la colline qui porte la forteresse. Au XII^e siècle la localité était limitée par un rempart et au XIII^e siècle le bourg sortit de son enceinte pour s'agrandir vers l'Ouest où fut bâtie l'église actuelle et vers l'Est pour former le quartier du Bourguet (petit bourg), et au XIV^e s. Najac s'étend pour former le quartier du Barrou (petit faubourg) et au XV^e siècle le quartier du Barry (faubourg) fut édifié sous la forme de bastide avec place et couverts ?

Le groupe suit notre guide Ludovic à travers l'unique rue qui dessert l'ensemble de Najac. En arrivant sur la place des couverts alors située dans « le barry » sorte de banlieue de la citadelle de chaque côté de nombreuses

maisons en encorbellement à façades à pans de bois dont l'avancée est maintenue par les piliers.

En descendant la grande place, le « Kiosque » où se faisait la pesée et la vente des fameux jambons dont le fumé spécial était dû à la qualité de sa chair. En effet les porcs étaient engraisés uniquement avec des glands et des châtaignes.

En continuant notre descente une fontaine du XIV^e siècle, dont la vasque est un bloc de granit monolithe, à la forme polygonale à douze pans ; chaque angle est orné d'une colonne, les faces s'ornent de tête d'hommes, d'un mufle de lion et château héraldique figurant les armes de Najac. Tous s'interrogent sur la provenance et surtout sur la prouesse logistique que représente sa mise en place en ce lieu.

Une placette où se trouvait l'ancien hôpital de la commanderie d'Aubrac et l'ancienne église Saint Barthélémy du XIV^e siècle, devenue temple de la Raison en 1793 et maison d'habitation en 1854 les propriétaires successifs ont respecté les belles fresques qui décorent les murs. Malheureusement nous ne pouvons les voir.

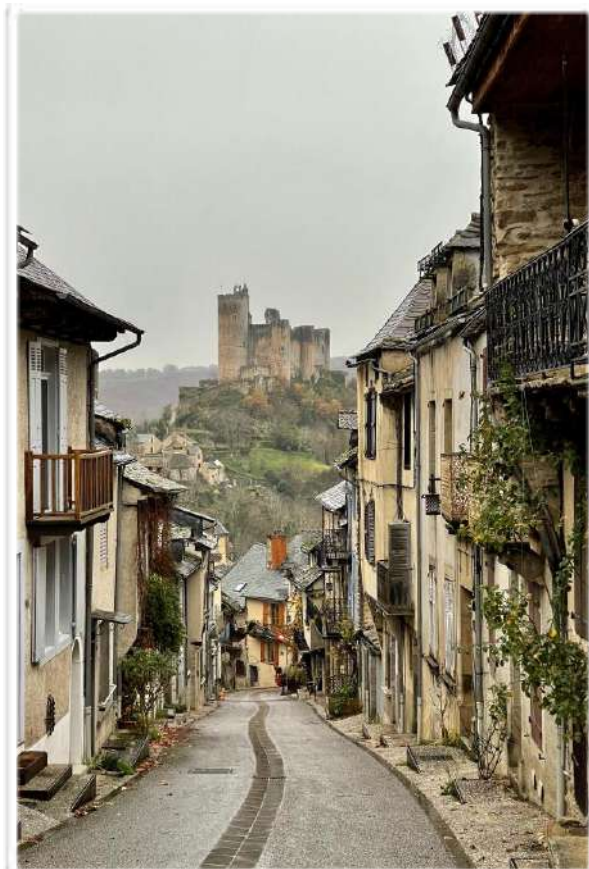
En continuant notre parcours, un arceau de pierre qui fut une ancienne porte de ville ; à proximité la **maison des Gouverneurs** érigée entre le XIII^e et XV^e siècle, elle abritait les Gouverneurs chargés de veiller sur la cité fortifiée. Grande maison avec ses tours imposantes, ses fenêtres à meneaux, elle montre sa puissance et sa noblesse. Aujourd'hui elle accueille le « Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine des Bastides

du Rouergue ». Le tout sur 4 étages avec expositions permanentes.

Toujours en suivant le chemin médiéval, nous laissons à notre droite le sentier très raide qui donne accès au **château forteresse** ; c'est l'un des plus purs joyaux de l'architecture militaire du XIII^e siècle. Perché au sommet d'une colline aux pentes escarpées et rocheuses réputé imprenable, la garnison fut tout de même délogée par les anglais par ruse. On pense que le premier « castrum » fut fondé vers 1100 par Raymond IV qui ne possédait dans la région aucune place forte. En 1249 Alphonse de Poitiers en fit le siège de la Sénéchaussée du Rouergue c'est à dire le siège de l'administration militaire et judiciaire. Ce fut une période prospère pour la cité, alors plus peuplée que sa voisine Villefranche. A la fin de la guerre de Cent ans la forteresse n'étant plus qu'un poste frontière puisque à la suite d'une rébellion des villageois, la sénéchaussée fut transférée à Villefranche de Rouergue ; Najac perdit tout intérêt stratégique, ce fut le déclin de la ville

Nous passons par le dernier vestige d'une porte de la ville pour nous rendre à l'église **Saint-Jean l'Évangéliste**. A cet emplacement se succédèrent deux édifices de culte, l'une d'origine wisigothique et le second d'époque romane dédié à Saint Martin

L'église actuelle est la première église gothique du Rouergue ; elle se trouve au pied du château et au centre du village primitif. Remplaçant l'église Saint Martin du XII^e siècle devenue trop petite Commencée en 1258





Site structurae-photo Jacques Mossot 07/2007.

pour se terminer en 1269 ; construite par ses habitants ; le tribunal de l'Inquisition qui inflige cette peine en punition des conversions au Catharisme.

C'est un chef-d'œuvre de l'art gothique méridional ; elle comprend une seule nef avec deux chapelles latérales placées entre les contreforts qui constituent de faux transepts, au-dessus du portail une belle rosace à 10 rayons du XVI^e siècle. Dans le chœur un magnifique Christ de l'époque espagnole du XV^e siècle – deux statues en bois polychrome grandeur nature de la Vierge et Saint Jean du XV^e siècle – un Saint Pierre en bois polychrome du XIV^e siècle – une magnifique croix reliquaire en argent du XIII^e siècle pour les processions - un porte cierge en fer forgé du XIII^e siècle de forme cylindrique pour y placer le Cierge Pascal – des vitraux du XIV^e siècle.

A **l'extérieur**, l'édifice réside en partie, dans sa situation à l'extrémité d'une arête rocheuse où s'accrochent encore quelques maisons. Sur la porte Nord une croix pré-romane du XI^e siècle venant sans doute de l'ancienne église Saint Martin. Le **clocher** s'élève au Nord ; il se compose de deux parties distinctes qui appartiennent à deux époques différentes. La partie inférieure rectangulaire percée de deux longues baies et bordée de la corniche qui fait le tour de l'église. Au-dessus un massif rectangulaire aveugle supporte un couronnement hexagonal aux arêtes ornées de boudins. ; une baie ajourée chacun des pans du dernier étage.

Deux portails donnent accès à l'intérieur ; l'un au nord, une pierre représente une Croix pré-romane venant sans doute de l'ancienne église saint Martin. L'autre à la façade ornée de colonnettes avec chapiteaux. Il n'y a pas de tympan.

En face du portail nord se trouvait l'hôpital Saint Jacques.

En quittant l'église Saint-Jean l'évangéliste, on emporte le souvenir d'un bel ensemble architectural à l'honneur de ces admirables bâtisseurs que furent les ancêtres de la Cité.

L'heure avançant il ne reste plus qu'à nous quitter en promettant de nous retrouver en 2025 pour de prochaines visites, toujours aussi appréciées.

Merci à Geneviève Moles pour la mise en forme de ses notes, et notre Président pour l'essentiel des photos.

IN MEMORIAM

Mme Paulette DUGUÉ BOYER

Adhérente des premiers temps avec son époux Jean, ils ont contribué à l'installation du siège de notre association dans un lieu, on ne peut plus patrimonial de Rodez, que nous sommes chanceux d'occuper encore aujourd'hui. Nous avons proposé à sa famille, ses enfants Monique, Marc adhérents et Martine de nous en rappeler le souvenir. Nous les remercions et les assurons de notre amicale soutien.



« Le 19 août 2024 Paulette Dugué-Boyer nous a quittés à presque 98 ans. Malgré des difficultés de mobilité et la perte de la vue elle a pu rester comme elle le désirait dans sa maison de l'Avenue Louis-Lacombe. Le hasard d'un 14 juillet à Paris, où elle a rencontré Jean Dugué-Boyer alors étudiant en architecture, l'a ramenée sur des terres d'origines, puisque son père Jean Cayla était de Brenac (nord Aveyron). Paulette est née à Paris où vivent ses parents, son père décède alors qu'elle n'avait que 4 ans ; elle vit toutefois une enfance heureuse auprès de ses grands-parents maternels dans l'Yonne, à 11 ans rejoint sa mère qui habite alors Montmartre. Préparatrice en pharmacie, elle s'engage en bénévole à la Croix-Rouge, c'est le temps des retours des prisonniers de guerre.

En 1951 ayant épousé Jean Dugué-Boyer jeune diplômé en architecture (DESA), le couple s'installe à Rodez. Pour leur logement André Boyer a fait réaliser une surélévation au-dessus de l'agence (actuel local de Sauvegarde du Rouergue). Elle participe un temps au secrétariat de l'agence, André Boyer reste présent, elle gardera un attachement particulier pour lui.

La vie de famille occupe une grande place. Ayant eu à se familiariser aux codes ruthénois, elle prend à cœur la présidence de Rodez Accueil où elle propose notamment des activités autour du patrimoine, et découvertes du département aux nouveaux arrivants. Membres des premiers temps de Sauvegarde du Rouergue, Paulette et Jean Dugué-Boyer participent volontiers aux sorties organisées sous la houlette et la dynamique de Robert Aussibal et de Jean Delmas.

Le noyau des premiers membres s'étirole, la santé de Jean Dugué-Boyer l'a conduite à un certain repli, petit à petit les liens avec l'extérieur sont devenus plus difficiles. Elle a toutefois toujours gardé une grande lucidité, se tenait au courant des activités de Sauvegarde et ne manquait pas de se faire lire les publications. »

Ses enfants
Monique Dugué-Boyer
Marc Dugué-Boyer
Martine Douziech

M. François-Paul Rossi († 12 novembre 2024)

François-Paul Rossi a d'abord exercé des activités de tour-opérateur et a été à ce titre un grand voyageur à travers le monde. Mais une partie de sa vie a trait à l'Aveyron.

Sauvegarde du Rouergue a eu depuis longtemps des liens avec le Centre Culturel Castelnau-de-Lévézou, donc avec la famille Rossi. Notre association publia en 1997 deux de ses études : *Castelnau-Pégayrolles, le système hydraulique médiéval* (revue n° 51) et *Castelnau-Pégayrolles, l'architecture militaire* (revue n° 54, dont François-Paul Rossi rédigea la préface). Ce sont des publications exemplaires. Je pense en particulier au cas du système hydraulique du point de vue technique, dont les fonctions étaient multiples, militaires, civiles, agricoles, préindustrielles... François-Paul Rossi était un brillant conférencier. Il nous accueillit avec sa faconde à Castelnau le 11 octobre 2012, nous expliquant, dans le détail, l'originalité du système.



A la même époque que les activités précédentes, il fonda avec Gilles Bancarel à la Société d'Étude Guillaume-Thomas Raynal qui s'était donné pour objectif de faire mieux connaître la vie de notre compatriote rouergat (Lapanouse-de-Sévérac, 1713-1796) au parcours parfois déroutant de jésuite, puis de prêtre séculier, parfois en marge de la morale, lorsqu'il rédigea pour des protestants de faux certificats de catholicité, prêtre défroqué, compagnon des philosophes des Lumières, dont Diderot avec lequel il échangea des écrits, l'un étant le « nègre » de l'autre, à savoir le rédacteur anonyme de ses ouvrages. Il composa *l'Histoire philosophique et politique [des] Deux Indes*, un best-seller, et il eut surtout le mérite de militer pour l'abolition de l'esclavage, là où il était encore pratiqué. Avec Gilles Bancarel, François-Paul Rossi participa à une intense activité culturelle de conférences, de colloques de théâtre, d'expositions, de publications. Le site de la Société d'Étude Guillaume-Thomas Raynal donne un répertoire très détaillé de leurs activités. Ils ont publié ensemble *Guillaume-Thomas Raynal philosophe des Lumières*, préf. de Philippe Joutard (Toulouse, CRDP Midi-Pyrénées, 1996) et *La Bible des révolutions, choix de textes de l'Histoire des Deux-Indes* (Ed. Clapas, 2013). François-Paul Rossi a encore rédigé, avec habileté, *Diderot était mon nègre* (Ed. Clapas, 2010), autobiographie imaginaire de Raynal.

François-Paul Rossi est décédé le 12 novembre 2024. Ses obsèques ont été célébrées en l'église Saint-Séverin, à Paris, sa sépulture a eu lieu au cimetière du Montparnasse.

J. Delmas

ASSOCIATIONS ADHÉRENTES

PROGRAMME 2025

Maison Paysannes de France 2025

(Chaque animation sera détaillée par un courriel)

- **Samedi 22 mars : La protection du patrimoine en France.** L'histoire, les acteurs, les contraintes et avantages. **Conférence** de Philippe Dugué-Boyer, architecte du patrimoine.
- **Samedi 12 avril : La Couvertoirade.** Visite de la cité fortifiée, sous la conduite de Jacques Miquel, historien chercheur au centre Larzac-Templiers-Hospitaliers. Découverte du moulin à vent en fonctionnement avec Bernard Badaroux, menuisier restaurateur de la machinerie.
- **Samedi 17 Mai : Buzeins.** Conférence de Philippe Gruat, responsable du service départemental d'archéologie, sur les dolmens en Aveyron puis visite du village et découverte de dolmens.
- **Samedi 14 juin : Haute Vallée de la Cère (Cantal).** Entre Thiézac et Saint-Jacques-des-Blats, découverte du patrimoine bâti et géologique sous la conduite de Scarlett et Michel Bonhoure (chaumières, barriades, cascade de Faillitoux...)
- **Samedi 26 juillet : Villefranche-de-Rouergue.** A la découverte de l'architecture de la bastide avec Annie Rougier, animatrice spécialisée ; visite de la maison Dardenne, classée en 1916...
- **Samedi 6 septembre : Prades d'Aubrac.** Visite du village, de l'église, d'un ancien corps de ferme du XVII^e siècle et d'un four à chaux avec Claude Petit, historien. Conférence de Philippe blondin, architecte, sur les différents types de chaux et leurs usages.
- **Samedi 11 octobre : Marcillac-Vallon.** Visite d'un chantier de restauration de maisons en cœur de village (lotissement médiéval) avec Vincent Cunillère (propriétaire) et Pascal Delagne (charpentier).
- **Novembre : conférence** de Monique Dugué-Boyer. « Quelle perception du patrimoine en Aveyron ? ». Quelle place jouaient les instances locales au XIX^e et début XX^e ?

Cercle Généalogique du Rouergue

- **Jeudi 16 janvier2025 : conférence de Claude de Lévezou de Vesins.** « Les Lévezou dans la nuit des temps (initiations, preuves et présomptions).
- **Jeudi 13février2025 : conférence de Jeanne Mallet.** « Les sociétés de tir et gymnastique (1870-1914).
- **Jeudi 20 mars 2025 : conférence de Thierry Soonckindt.** « Pauvres et mendiants en Rouergue ».
- **Jeudi 10 avril 2025 : conférence de Jacques Frayssenge.** « La nuit désastreuse du mariage du Dauphin (Paris, 30 mai 1770) »

LA PAGE CULTURE

Casimir Serpantié

1855-1949

Campagnac est la patrie du peintre et sculpteur Casimir Serpantié (1855-1949). Après des études à Paris au lycée Louis-le-Grand où il a pour professeur de dessin Léon Cogniet (1794-1880), il revient s'établir à Campagnac et à Saint-Geniez d'Olt, lieux d'origine de sa famille. Il se lie d'amitié avec les peintres Marcelin Laporte (1839-1906), originaire de Saint-Geniez, qui lui donne des conseils, et Eugène Viala (1859-1913). Après avoir suivi les cours de l'Ecole des Arts Décoratifs de Paris, il présente ses premiers tableaux à l'exposition internationale de Toulouse en 1887, puis au Salon des artistes français et à l'exposition de Nîmes en 1888. Membre de la Société des artistes français à partir de 1892, il expose au Salon en 1914, 1920, 1926 et 1929. Il reçoit une médaille d'or à l'exposition de Rodez en 1892 et une médaille d'argent à celle de Montpellier en 1896. En 1919, il est lauréat du prix Cabrol de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, dont il est membre depuis 1888.

Egalement sculpteur sur pierre et sur bois, il est l'auteur du tympan de l'église de Campagnac (1900). En 1920, il dessine les plans du monument aux morts et en sculpte le Christ.

Casimir Serpantié habite le manoir familial qu'il réaménage au début du XX^e siècle : il change la destination de certaines pièces, peint des décors muraux dans le goût de Viollet-le-Duc, et sculpte des cheminées et des meubles de style néo-Renaissance, transformant le manoir avec le souci de préserver et de mettre en valeur son authenticité et son caractère. Il installe son atelier dans une vaste pièce ouverte sur le ciel par une verrière.

Pour mieux s'imprégner des paysages et des effets de la lumière, il fait construire au bord de la falaise de Lancise, en pleine nature, une maisonnette où il vient peindre. Appelée la « maison du peintre » par les habitants de Campagnac, elle offre un panorama magnifique sur la vallée du Lot et les contreforts de l'Aubrac.

Casimir Serpantié peint à l'huile et à l'aquarelle les paysages des causses et des vallées qui l'entourent, ainsi que les scènes de la vie simple des paysans et des artisans.

« Vêtu de velours ou de fourrures, coiffé d'un large feutre qui ombrage ses yeux clairs, avec une barbe un peu folle et l'éternelle pipe aux dents, on le rencontre sur les places de Saint-Geniez ou de Campagnac, à travers les foires de la Montagne, appelant chacun par son nom, cordial, liant, le verbe assez haut et plein d'une bonhomie qu'il sait faire plaisante. Chasseur ardent, il n'est pas un coin de son pays qu'il n'ait fouillé, attentif à la beauté riante ou sauvage des sites, vers lesquels il revient, peintre amoureux de la nature » (B. Combes de Patris, 1919).

Au-delà de ses talents d'artiste, Casimir Serpantié est apprécié pour sa personnalité aux facettes multiples.

« Très averti des questions agricoles, vivant au milieu du monde paysan dont il connaissait les besoins, l'esprit et les coutumes, apiculteur émérite, qui avait été chez nous l'introducteur de la vie des abeilles, attentif aux problèmes du syndicalisme rural, volontiers mêlé aux mouvements de jeunesse et à la défense de nos traditions les plus saines, Casimir Serpantié s'était de bonne heure passionné pour notre félibrige renaissant, qui salue en lui un de ses maîtres. Il possédait à un degré rare le génie de cette langue occitane [...] » (B. Combes de Patris, 1949).

Personnalité complète et attachante, Casimir Serpantié a marqué Campagnac et le Rouergue.



Coll. Bibl. de la Soc. des lettres, sciences et arts de l'Aveyron



« L'idylle »



« Maison sous la Place »



Retrouvez toutes les informations de nos associations, nos publications, participez au recensement participatif et suivez toute notre actualité sur notre site :

<https://unionsauvegardedurouergue.fr/>



Directeur de la publication : Patrice Lemoux
exemplaire ne pouvant être vendu

Imprimerie Maury – 12100 Millau